

- III. Entretien avec Hugo Horiot
IV. Lydie Dattas fardée par la pensée
V. Le français en danger mortel



- VI. Les chrétiens d'Orient, une affaire politique
VII. Siri Hustvedt et la parité intellectuelle
VIII. La battante Scholastique Mukasonga

Édito

Question d'indépendance

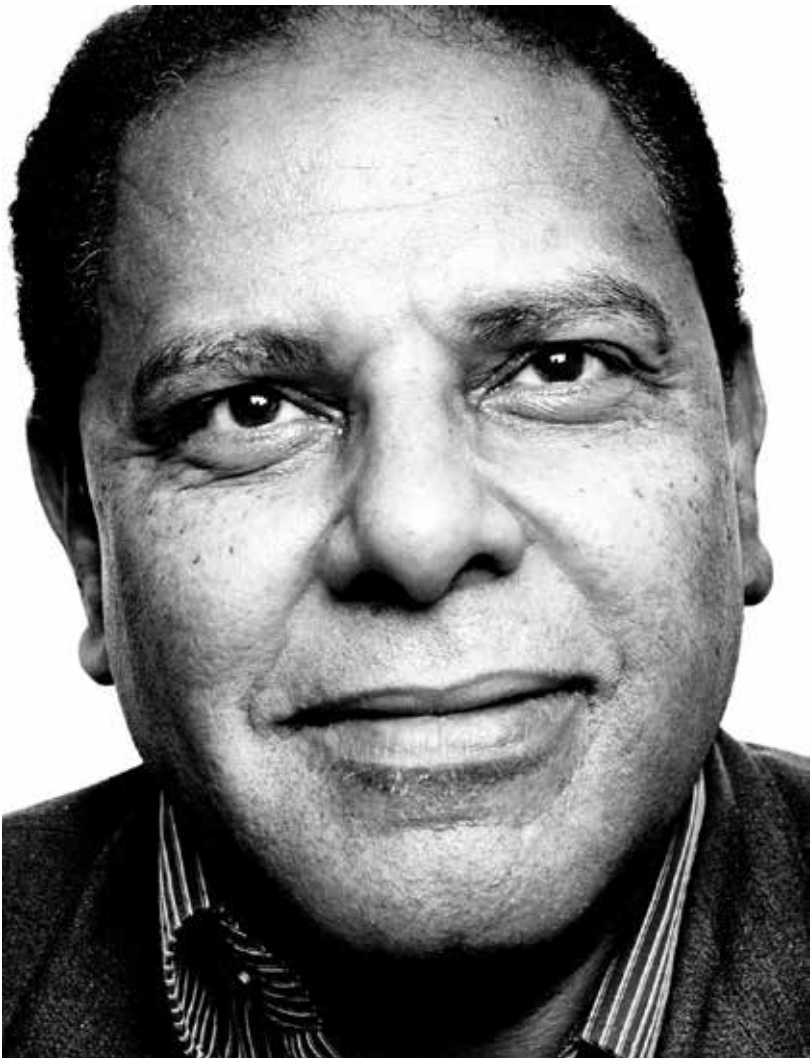
À l'heure où le Liban se prépare aux élections législatives, un constat s'impose: la plupart des acquis du 14 Mars ont déjà été perdus par la faute de ses propres composantes qui ont privilégié leurs intérêts et conclu des alliances contre nature, tandis que le bloc du 8 Mars, de son côté, a gagné du terrain – et de nouveaux partenaires. Tout se passe, en somme, comme si le régime syrien, de moins en moins préoccupé par ses batailles domestiques et ses réfugiés, se remettait à piloter nos élections pour replacer ses pions sur l'échiquier libanais grâce à une loi électorale bancaire concoctée par des esprits tordus, et faire basculer le Parlement de manière franche dans son camp. Partout, dans chaque circonscription, des symboles de la tutelle syrienne ont été programmés pour accéder au pouvoir déjà tenu, en partie, par des courants favorables à cette tutelle. La question que les électeurs libres devront se poser en votant est donc de savoir s'ils souhaitent oui ou non un retour de l'hégémonie qui, pendant quarante ans, a asservi le Liban. Si leur réponse est négative, il leur faudra opter sans hésiter pour une liste ne comportant aucun agent suspect, aucun revenant, afin d'endiguer le reflux qui, dans quelques jours, déferlera sur la place de l'Étoile... La vigilance est de mise et l'abstention – justifiée par le dégoût – dangereuse: si rien n'est fait pour les contrer, les forces de l'axe syro-iranien risquent de reconquérir le 6 mai prochain ce que la révolution du Cèdre leur a arraché, et de confisquer, pour asseoir leur autorité, le peu d'indépendance dont nous jouissons encore!

ALEXANDRE NAJJAR

Alaa el-Aswany est venu de la médecine (dentiste francophone exerçant toujours au Caire) à la littérature et la politique, et même lorsqu'il participait aux manifestations de la révolution égyptienne ou publiait plus tard dans les journaux ses éditoriaux accusateurs, il le faisait, à le croire, à titre de romancier. Et son nouveau roman au titre bien justifié, *Al-Goumbouria ka'enna* (*La République comme si...*), paraît à Beyrouth chez Dar el-Adab après que les éditeurs égyptiens se soient rétractés en lisant le manuscrit, tellement la liberté d'expression s'effrite là-bas sous le règne des militaires tandis que Beyrouth publie encore abondamment dans sa relative liberté d'opinion. Bien sûr, c'est le romancier qui organise ce travail de fiction fait d'épisodes narrés à la troisième personne et coupés par un échange épistolaire entre deux jeunes acteurs de la rébellion urbaine, mais le lecteur a bien l'impression de parcourir un documentaire bien fouillé sur la révolution de janvier 2011, ses préparatifs et ses conséquences. Non seulement les personnages ressemblent à des personnes réelles qui ont défrayé la chronique de ces jours mémorables mais Aswany invite dans son roman le général en chef des Renseignements généraux de l'armée égyptienne en personne, le *mourchid* (guide) de l'organisation des Frères musulmans et même le gardien de but de la sélection nationale de football, sans compter une multitude de personnages clés surtout dans le monde des médias et de la mouvance islamique. Le tout forme presque la même galerie de personnages représentatifs de la société égyptienne qu'on a déjà croisés dans *L'Immeuble Yacoubian* ou dans *Chicago* et que Aswany se charge de portraiturer même s'ils sont pris cette fois-ci dans la tourmente d'événements décisifs et violents qui menacent la stabilité publique, sociale, familiale et communautaire.

Les épisodes marquants de cette révolution passent en chapitres alternés, ménageant toujours le

Alaa el-Aswany: la révolution, une rose dans un marécage



Le dernier livre d'Alaa el-Aswany, publié à Beyrouth, lève le voile sur le système de corruption pouvoir-sexe-argent où se rejoignent les intérêts des Frères musulmans et ceux des Renseignements généraux égyptiens.

suspense dans une technique feuilletonesque dont Aswany ne s'est pas départi dans presque tous ses romans. On a pourtant droit à des moments forts, inoubliables d'humanité: les ouvriers licenciés de la cimenterie italienne qui reviennent tous les matins avec leur bleu de travail s'asseoir devant la porte de l'usine parce que ça fait de longues années qu'ils ne savent rien faire d'autre... Les petites gens qui, dans la manifestation Place Tahrir, demandent aux étudiants médecins en blouse blanche de reculer lors de l'affrontement avec les forces de l'ordre qui tiraient sur la foule: «*Nous, y en a beaucoup comme nous, vous, l'Égypte a besoin de vous* (...).» L'horreur atteint son point culminant avec les célèbres tests de virginité que les officiers de l'armée faisaient sauvagement endurer aux jeunes filles arrêtées dans les rassemblements, la foi dans la solidarité nationale se manifeste sous les traits d'un notable copte, second rôle dans les films locaux, qui finance avec son propre argent l'organisation de la révolte et retrouve une tendresse perdue avec sa domestique musulmane.

Pourtant, le monde d'Alaa el-Aswany est simple, et c'est là que la fiction prend peut-être le dessus: il y a d'un côté les bons, les rebelles armés d'humanisme et d'espoir, ceux qui se battent pour l'idéal et ceux qui savent aimer au-dessus des contraintes sociales, jeunes pour la plupart, et de l'autre les pourris, les personnes à privilèges, avec une bonne place réservée aux religieux hypocrites qui font dire à l'islam ce qui perpétue leur emprise sur les âmes et... les corps, les hauts gradés sans aucun scrupule, les starlettes de télévision au bon service des puissants et les représentants de la justice à la botte du pouvoir. Ce manichéisme relativement simplificateur de la complexité de toute réalité sociale et politique et qui traverse parfois les familles en les divisant, transforme le roman en véritable pamphlet contre le déroulement écœurant de la contre-révolution qui a fini par récupérer et l'opinion publique et le pouvoir, malgré la démission de Hosni Mubarak.

Le livre lève le voile sur le système de corruption pouvoir-sexe-argent et adopte entièrement la théorie du complot fomenté contre la révolution grâce à une connivence programmée entre les Frères musulmans et les Renseignements généraux: l'armée égyptienne aurait favorisé les islamistes lors des élections, les aurait poussés à prendre le pouvoir pour mieux se débarrasser de ces ennemis faciles à abattre et avec l'aide des mêmes insurgés de la Place Tahrir afin de reprendre définitivement les rênes de l'État. Dans ce contexte, la manipulation de l'opinion publique s'avère être aussi une politique planifiée dans les moindres détails par le Conseil militaire, avec les faux témoignages, les accusations de trahison et les documents truqués: la contre-révolution n'a plus besoin de sbires payés pour s'attaquer aux manifestants; des citoyens ordinaires, apeurés, s'en chargeront. Ce qui sonne le glas du mouvement et annonce sa débâcle.

L'auteur réserve la morale directe de l'histoire pour l'avant-dernier chapitre et elle est pessimiste vis-à-vis des Égyptiens qui «*vivent sur un amas de mensonges qu'ils prennent pour des vérités*». La seule vérité est la révolution et «*nous avons présenté aux Égyptiens la vérité et ils nous ont détestés du fond de leur cœur* (...).» Et plus encore: «*Notre révolution a été un épiphénomène, une rose belle, solitaire et étrange qui a fleuri dans un marécage.*»

Cette aigreur débouche sur un dénouement final en forme de règlement de comptes fomenté par un père éploré dont le fils a été froidement abattu par un officier de l'armée. Cet œil pour œil n'en reste pas moins sombre et discutable puisqu'il amène à «*relire*» l'histoire en lui insufflant un message de vengeance. Les choix sont censés être plus ouverts surtout de la part de celui qui déclare sans cesse que la révolution se poursuit malgré la répression et la liberté muselée.

JABBOUR DOUAHY

GOUMHOURIA KA'ENNA (LA RÉPUBLIQUE COMME SI...) de Alaa el-Aswany, Dar el-Adab, 2018, 519 p.

Entretien

Omar Robert Hamilton: le roman vrai de la révolution égyptienne

Omar Robert Hamilton est le fils de l'intellectuelle, écrivaine et activiste égyptienne Ahdaf Soueif et du poète britannique Ian Hamilton, décédé en 2001 et qui fut également critique littéraire, biographe et éditeur. Cinéaste maintes fois récompensé, contributeur à différents médias dont le *Gardian*, le *London Review of Books*, *Mada Masr* et *Guernica*, il est co-fondateur du Palfest, le Festival palestinien de littérature, et de Mosireen, media collectif égyptien créé dans la mouvance de la révolution de 2011. Il vient de publier son premier roman, salué par l'écrivain J.M.Coetzee et par une presse anglo-saxonne unanime et traduit en français chez Gallimard sous le titre *La Ville gagne toujours*.

Le printemps arabe, Omar Robert Hamilton l'a vécu au plus près. Le 29 janvier 2011, alors que les contestataires égyptiens occupent la place Tahrir et réclament la chute du régime de Mubarak, Hamilton gagne le Caire dans un avion à moitié vide, et qui manque de faire demi-tour vers Athènes tant la situation paraît confuse. Il sera donc au cœur des événements, à la fois activiste et témoin privilégié, au sein du collectif Mosireen



qui a pour but de documenter la révolution, d'informer le monde sur la situation égyptienne – manifestations, mouvements de lutte, viols et exactions policières – et de rendre hommage aux victimes des violences. C'est cette matière qui va également inspirer son roman, un roman fiévreux et énergique qui impressionne par sa maîtrise alors qu'il s'agit d'une première œuvre. Les critiques ne s'y trompent pas et la presse anglo-saxonne salue *La Ville gagne toujours*, son audace et son engagement.

Le livre brosse d'émouvants portraits de ces jeunes Égyptiens

engagés pour défendre leurs convictions et leurs libertés et qui se nomment Mariam, Khalil, Hafez ou Rosa. Leur ferveur s'illustre au chevet des blessés, au seuil des prisons où ils travaillent à la libération des détenus, auprès des familles éplorées, dans les commissariats où des policiers cyniques délivrent au compte-gouttes des informations vitales. La première partie du roman suit pas à pas les journées de la révolution, elle est haletante, elle se lit d'une traite, comme un thriller. Dans la deuxième partie, les Frères musulmans ont pris le pouvoir, le souffle est retombé, mais pas l'énergie du mouvement qui cherche à

garder vive la flamme des combats. C'est la troisième partie qui est la plus noire et la plus chargée d'émotions; la tristesse affleure et l'écriture ouvre les vannes. C'est dans cette partie, écrite en premier, nous confiera Hamilton, que sa plume s'affranchit le plus des contraintes du récit et de l'engagement à témoigner pour se faire bouleversante. «*Je ne vous connaissais pas, mais je sais que nous avons travaillé ensemble, que nous nous sommes battus ensemble, nuit après nuit, régime après régime. Nous nous sommes battus ensemble, nous avons perdu ensemble. Et chacun meurt seul.*» «*Leur triomphe, c'est la défaite de l'imaginaire. Il ne peut rien y avoir de neuf*», déplore-t-il plus loin. Pourtant le roman s'achève sur un espoir, mince mais réel, puisque Khalil, le personnage principal et double de l'auteur, est revenu au Caire et y a accepté une mission.

Quelle relation entretenez-vous avec L'Égypte, alors que votre mère est égyptienne mais que vous avez grandi à l'étranger?

Oui, en effet, j'ai grandi à Londres. Comme toutes les familles de la diaspora, nous passions l'été en Égypte et j'y retrouvais mes cousins

et une bande d'amis. C'est à l'âge de dix-huit ans que j'ai, pour la première fois, fait un plus long séjour en Égypte et hors du cadre familial puisque j'y ai passé quatre mois pour apprendre l'arabe. Plus tard et surtout à partir de 2008, alors que j'étais devenu cinéaste, j'ai développé un réseau d'amitiés et de contacts liés au milieu du cinéma indépendant, et ce dans le cadre d'une compagnie de production qui aidait de jeunes cinéastes à réaliser leurs projets. À partir de ce premier noyau, j'ai élargi les cercles de mes relations et je connais à présent énormément de monde. C'est pourquoi lorsque la révolution s'est mise en marche, j'ai éprouvé le besoin impérieux d'aller sur place. J'ai pris l'avion le 29 janvier 2011, avion qui a failli faire demi-tour mais qui a finalement atterri au Caire.

Quand et pourquoi avez-vous décidé d'écrire ce livre? Le projet de départ était-il de faire un film?

C'était un an après le coup d'État de l'armée, durant l'été 2014. La période était très difficile, tout le monde était très démoralisé, des arrestations massives avaient lieu,

◀ Suite de l'entretien en page 3



L'Orient Littéraire

Comité de rédaction: ALEXANDRE NAJJAR, CHARIF MAJDALANI, GEORGIA MAKHLOUF, FARÈS SASSINE, JABBOUR DOUAHY, RITTA BADDOURA.

Coordination générale: HIND DARWISH

Secrétaire de rédaction: ALEXANDRE MEDAWAR

Correction: YVONNE MOURANI

Contributeurs: ZEINA ABIRACHED, TAREK ABI SAMRA, FIH ABDO DIB, ANTOINE BOULAD, NADA CHAOU, ANTOINE COURBAN, EDGAR DAVIDIAN, RALPH DOUMIT, NABIL EL- AZAN, LAMIA EL SAAD, SALAH HONEIN, WILLIAM IRIGOYEN, HENRY LAURENS, PIERRE LEROY, JEAN-CLAUDE PERKIER, BAHJAT RIZK, OLIVER ROHE, JOSYANE SAVIGNEAU, TIGRANE YEGAVIAN.

E-mail: LORIENTLITTERAIRE@YAHOO.COM

Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.

lorientlitteraire.com

Intelligence de l'autisme et société inclusive : le combat d'Hugo Horiot

Après un premier best-seller traduit dans le monde entier, Hugo Horiot, écrivain et comédien, revient avec un manifeste vibrant qui appelle à ôter les lunettes de la norme pour vivre ensemble autrement.

Celui qui a «*très vite compris que le monde est un grand théâtre*» a su écrire et lire à l'âge de trois ans en un après-midi, bien avant de parler. Politique et étayé de références scientifiques, *Autisme: j'accuse!* alterne entre rationalité, humour noir et lyrisme volcanique. Il frise le thriller d'anticipation mâtiné d'absurde délire ou veillé par un astre idéal. Hugo Horiot n'a pas peur de provoquer aux limites du politiquement correct. Il sera au Liban à l'automne 2018 pour un cycle de conférences et pour la présentation de l'une de ses pièces par la compagnie Serge Barbuscia (scène d'Avignon).

Vous dressez dans votre ouvrage un état des lieux – scientifique, statistique, social, économique et politique – de l'autisme en France et partez en guerre contre l'exclusion.

En France, on considère l'autisme comme une étrange maladie à soigner et éradiquer. Dire «*autiste*» renvoie à un handicap qui va fermer toutes les portes et mener à l'exclusion. L'autisme est un miroir grossissant d'une société trop normative qui va mettre en situation de handicap des tas de profils à l'intelligence atypique.

Vous insistez justement sur l'intelligence atypique des autistes.

L'autisme est une manière complètement différente de percevoir les choses et d'accéder à des formes de pensée inaccessibles à la majorité des gens, tout comme les schémas de pensée classique sont naturellement inaccessibles à une personne autiste. Grâce à sa pensée en arborescence, un autiste est capable de résoudre les choses d'une autre façon, parfois plus vite qu'un neurotypique, voire de mettre au jour des angles morts. Plutôt que de le féliciter et de s'y intéresser, on veut lui apprendre à raisonner de la même façon que tout le monde. Dans notre société, on accorde une grande importance au verbe, au paraître, et à l'aptitude à pouvoir plus ou moins expliquer ce qu'on n'a pas élaboré soi-même. Un autiste ne peut pas apprendre le rabâchage. Il a besoin de comprendre les causes et les conséquences. La bulle de l'autiste et ce qu'on décrit de son isolement viennent d'ailleurs du regard qu'on porte sur l'autisme, et sont créés par cette recherche incessante de faire correspondre l'autiste à la norme.

Dans quels domaines les autistes ont-ils selon vous des compétences spécifiques?

Il y a tant de domaines où les autistes sont plus intelligents et performants que la population générale. Certains gouvernements – américains, russes, chinois, israéliens – et



D.R.

nombre de compagnies spécialisées (dont certaines fondées et dirigées par des autistes) ont opté pour le recrutement atypique, non par charité mais par réel besoin de ces compétences pointues. À titre d'exemple, le cerveau autiste est naturellement disposé à être complémentaire – je dis bien complémentaire et non pas similaire – à l'intelligence artificielle qui a commencé à révolutionner la société et le monde du travail. Il y a déjà une pénurie de compétences humaines pour développer les technologies de pointe. Je pense aussi aux domaines artistique, économique, juridique ou encore à la linguistique où certains autistes, dont les non verbaux, peuvent exceller et allier maîtrise et subtilité.

Vous avez pu poursuivre contre vents et marées une scolarité ordinaire et cela a été votre chance.

Vous savez, quand j'étais enfant, j'ai été non verbal et ceux qui m'avaient rencontré avant l'âge de 6 ans ont dit de moi que j'étais un autiste sévère, de bas niveau. C'est pour cela que certains professionnels voulaient m'enfermer dans une institution et que certains enseignants m'appelaient le cerveau lent. Aujourd'hui, quand on me présente dans les conférences et les médias, on dit que je suis un autiste de haut niveau. On voit que ces notions d'autisme verbal et non verbal, de haut niveau et de bas niveau, sont avant tout une

« Il y a tant de domaines où les autistes sont plus intelligents et performants que la population générale. »

Suite de l'entretien en page 1

Omar Robert Hamilton : le roman vrai de la révolution égyptienne

et le sentiment général était celui d'une grande détresse et d'une paralysie. Je me trouvais à New York; j'ai éprouvé le besoin de m'isoler et j'ai commencé à écrire, avec l'idée première, il est vrai, de faire un film. J'avais pris pas mal de notes sur place, évidemment. Je ne savais pas trop vers quoi j'allais mais j'écrivais. Au bout de quelques semaines, il m'est apparu avec clarté que ce que je faisais prenait la forme d'un livre et non d'un film.

Est-ce donc à dessein que le livre est construit de façon très cinématographique, avec des effets de montage et des changements de focalisation comme lorsqu'on filme la même scène avec plusieurs caméras?

J'ai fait beaucoup de choses à dessein, mais je n'avais pas l'idée de transposer dans l'écriture des procédés cinématographiques. Je dirais même que bien au contraire, je me suis senti libéré de la contrainte de puiser dans le réel mes contenus, et de m'appuyer sur des images

prélevées sur mes *rushes* ou dans mes notes. L'écriture m'a apporté une liberté nouvelle que je ne m'étais pas autorisée auparavant dans l'écriture cinématographique. C'était assez exaltant. En même temps, je m'appuyais quand même sur ma mémoire pour écrire, et ma mémoire était pleine de tout ce que j'avais vu, vécu, filmé. Si je n'ai aucune mémoire des odeurs, ma mémoire visuelle est très précise et elle me restitue des scènes, des mouvements, des gestes avec acuité.

Vous avez donc écrit alors que vous étiez dans une distance à la fois géographique et temporelle par rapport aux événements?

Disons que le livre a été écrit durant deux années pendant lesquelles je me déplaçais beaucoup entre le Caire et New York. C'est au Caire que j'ai travaillé sur les événements eux-mêmes, le rendu de leur déroulement, leur énergie, leurs pulsations. C'est aussi au Caire que j'ai écrit les passages les plus sombres ou les plus personnels. New York m'apportait la distance nécessaire,

c'est-à-dire la capacité de mettre les choses en perspective, de penser en termes de structure, d'organisation, de forme.

Dans la mesure où votre sujet est la révolution égyptienne, l'exaltation et l'espoir qui l'ont accompagnée, n'était-il pas difficile de maintenir la tension narrative alors que la fin du roman était en quelque sorte déjà connue?

Je me souviens avoir beaucoup pensé à cette question pendant que j'écrivais. Mais plus j'avancais, plus je réalisais que mon enjeu n'était pas celui du suspense propre au polar par exemple. Je me suis progressivement libéré de l'obligation de construire une intrigue romanesque parce qu'il est devenu très clair pour moi que la valeur de ce texte tenait dans sa signification historique, dans la responsabilité qui était la mienne de restituer les événements dans leur vérité historique. L'information

que je détenais était importante en elle-même, elle valait par ses dimensions techniques, émotionnelles, politiques. Je n'avais pas à me préoccuper d'un «*message*» à transmettre; il me fallait surtout restituer l'atmosphère, la psychologie collective de ce moment-clé de l'histoire de l'Égypte. Je dirais pour résumer que ma responsabilité consistait à rendre compréhensibles des réalités extrêmement complexes, à raconter des histoires certes, mais sans rien sacrifier à la complexité.

À quel lecteur vouliez-vous vous adresser en priorité: le lecteur occidental ou le lecteur égyptien?

Je me suis représenté la question du lecteur à partir de trois cercles concentriques: le premier cercle rassemble les acteurs de la révolution; le deuxième est celui des lecteurs arabes et égyptiens; le troisième cercle renvoie aux autres lecteurs, où qu'ils soient dans le

« Aujourd'hui, 90% des personnes encore engagées dans le mouvement révolutionnaire sont des femmes. »

monde. Mon objectif était que les lecteurs du premier cercle trouvent mon livre non seulement précis, véridique, fidèle à la réalité mais également intéressant, impliquant, engageant. Je me disais que si cet objectif-là était atteint, alors les lecteurs des deux autres cercles y trouveraient leur compte aussi. Mais bien évidemment, il y aura des lecteurs qui ne comprendront rien à ce roman; il sera sans doute difficilement compréhensible par ceux qui n'ont pas du tout suivi ces événements.

Les personnages féminins du roman sont particulièrement admirables. Aviez-vous le projet de mettre l'accent sur le rôle spécifique des femmes égyptiennes dans le mouvement révolutionnaire?

Les personnages du roman reflètent fidèlement les femmes qui m'entourent, celles de ma famille, de mon milieu professionnel ou de mes cercles d'amis. Elles sont effectivement admirables, et il y a eu durant ces mois-là une véritable révolution féministe, une volonté de renversement de la société patriarcale dominante, qui est la forme la plus persistante de toutes les formes de domination. Ces femmes étaient exceptionnelles parce que l'intensité de la domination masculine est

telle dans la société égyptienne qu'il faut énormément de courage et d'engagement pour y faire face. Et je dirais qu'à l'heure actuelle, 90% des personnes encore engagées dans le mouvement révolutionnaire sont des femmes.

Votre titre peut être compris de deux façons quasiment contraires. Comment faut-il le lire?

Oui, en effet, il peut être compris comme signifiant que la ville du Caire, monstrueuse, asphyxiante, chaotique, gangrénée par la corruption, a remporté la victoire, a tué la révolution. Donc comme un titre pessimiste. Ou comme disant exactement le contraire, que sa résilience, sa résistance à toutes les formes de mise sous tutelle est porteuse d'espoir. C'était cela mon intention: avoir un titre ambigu, susceptible d'interprétations divergentes, qui fonctionnerait comme un test de Rorschach et que chacun comprendrait différemment selon son état d'esprit.

Propos recueillis et traduits de l'anglais par GEORGIA MAKHLOUF

LA VILLE GAGNE TOUJOURS de Robert Omar Hamilton, traduit de l'anglais (États-Unis) par Sarah Gucel, Gallimard, 2017, 352 p.

Roman Arundhati Roy ou l'Inde de l'impossible bonheur

LE MINISTÈRE DU BONHEUR SUPRÊME d'Arundhati Roy, traduit de l'anglais (Inde) par Irène Margit, Gallimard, 2018, 538 p.

Vingt ans après *Le Dieu des petits riens* (roman couronné de nombreux prix et qui s'était vendu à six millions d'exemplaires), Arundhati Roy fait son retour à la fiction avec un ouvrage décoiffant et qui s'inscrit comme toute dans la droite ligne des combats qu'elle a menés ces dernières années. Car cette femme qui dérange, surtout dans son propre pays de plus en plus menacé par le sectarisme politique ou religieux, prend le contrepied de l'imagerie flamboyante de la «*Shining India*», celle qui vante le développement spectaculaire et la modernité conquérante,

pour explorer plutôt l'envers du décor: les atteintes aux droits, les inégalités criantes, les désastres écologiques. Se situant systématiquement dans les marges de la société, son roman est construit autour d'une multiplicité de personnages brisés par le monde dans lequel ils vivent, ses rigidités, ses assignations à résidence, ses définitions identitaires étroites et enfermantes, mais parfois sauvés par leur soif de vivre, leur besoin d'amour, leur générosité.

Le Ministère du bonheur suprême invite ainsi le lecteur à un périple au long cours, des quartiers surpeuplés du Vieux Delhi à la nouvelle métropole en plein essor et au-delà, de la Vallée du Cachemire aux forêts de l'Inde centrale, où guerre et paix ne signifient pas toujours



© Aishwarya Subramanyam

ce que l'on pense habituellement. Il y croisera tout d'abord Anjum, hermaphrodite ou plutôt «*hijra*», puisqu'il existe depuis longtemps en Inde une caste ainsi dénommée qui accueille ceux qui ne se sentent ni hommes ni femmes. Les «*hijra*» occupaient même une place particulière d'amour et de respect dans la mythologie hindoue. Mais les temps ont changé et Anjum, après une série de péripéties drôles et/ou tragiques, a fini par élire domicile dans un cimetière. Elle est bien-tôt rejointe par un jeune homme qui affirme se nommer Saddam Hussain, un intouchable musulman qui travaille à la morgue. D'autres personnages vont graviter autour d'Anjum dont le destin chaotique, l'image de celui de l'Inde, constitue le fil rouge de ce roman foisonnant,

parfois déconcertant, et qui semble contenir la matière de plusieurs romans à la fois. Comme si Roy avait voulu embrasser le peuple indien tout entier dans son entreprise, en évitant les clichés, et sans jamais renoncer à la complexité. Il en résulte pour le lecteur comme une plongée dans un labyrinthe romanesque où il peut, par moments, perdre le nord, et dont le parcours serait analogue à celui d'un étranger, abruptement confronté à la rue indienne, en perte de repères, simultanément ébloui et effaré, séduit et repoussé, avide de comprendre et peinant à y parvenir tout à fait. Plus loin, dans la seconde partie, il y aura la belle Tilottama à la «*solitude désinvolte*», Musa, son amant cachemiri, tout deux artistes exceptionnellement talentueux et d'autres

hommes également épris d'elle et de son étonnante liberté. L'épilogue permettra de rassembler les pièces de l'immense puzzle narratif.

L'écriture se fait, par moments, aussi précise que une miniature indienne, pour saisir «*deux pigeons bleus blottis l'un contre l'autre, (qui) forment une tache sombre sur le rebord d'un balcon incrusté de fiente*»; ou plus ample, telle une caméra en plein travelling, pour suivre les mouvements des foules en délire lorsqu'elles lynchent, détruisent, mettent à sac. Mais dans les deux cas, et malgré l'apreté du ton et le caractère touffu du texte, on se sent emporté par un souffle épique et par l'amour d'Arundhati Roy pour ce continent somptueux et blessé.

GEORGIA MAKHLOUF

CARNET D'UNE ALLUMEUSE de Lydie Dattas, Gallimard, 2017, 96 p.

Au seuil des miroirs candides de l'enfance, *Carnet d'une allumeuse* explore les premiers émois et les violences du désir et de la déception. Confidentes et intimes d'une Lydie à peine adolescente, ces pages se tiennent juste au sortir de l'innocence et se vêtent des couleurs de la nuit rimbaldienne: velours mauve, cristal noir, chair bleu azur, ou nocturne, satin immaculé, ou pourpre du bâton de rouge et des écoulements féminins.

«*Ma jeunesse visionnaire ressuscite./ Les archétypes remontent du fond de mon cerveau. Des roses rouges poussent à l'intérieur de mon crâne. Crevant la boue de la mémoire, les souvenirs reviennent, plus vrais que le réel. (...) Comment suis-je devenue la Voyante de celles que comble la froide goutte d'un diamant? Enfant je vis l'enfer futur (...)*».

Au prisme du désir prédateur de l'homme, «*toute fille est appelée à être poème*». La jeune Lydie saisit rapidement que le devenir femme s'épanouit dans le paraître et le reflet que renvoient aux jeunes filles le miroir et le regard de l'homme, ainsi que le regard envieus des autres filles. Pour elle, ce devenir femme s'annonce plus complexe, car elle ne veut pas être poème mais poète: «*la petite sœur des prophètes*». Si sa bouche, ses yeux, son regard, ses fesses, ses jambes «*joue(nt) leur rôle spirituel d'allumeuse* (...) *Bénie et*

maudite, (elle) *avait l'ordre contradictoire de penser et de plaire* ».

«*(...) Dans la nuit brossée de sel je sautai d'un train en marche. Ô la désillusion amoureuse! Aucun rapport entre la poésie et ces frottements d'ours que je repoussais avec des mains d'enfant trahi./ J'étais ce bois de réglisse qu'un reitre mâchonait sous un porche glacial. Forçant vainement mes cuisses avec son genou il me traita méchamment d'allumeuse. Mes larmes gelèrent sur mes joues. Dans une bibliothèque publique, j'ouvris un vieux dictionnaire: 'Allumeuse: celle qui éclaire, qui donne de la lumière'.*»

Carnet d'une allumeuse, journal a posteriori parsemé d'extraits de lettres d'amour adressées à Lydouche et de certains de ses premiers poèmes, est l'histoire d'un renoncement à ce que la tradition lie étroitement aux femmes: l'importance de l'apparence, de correspondre au désir des hommes, d'entanner. Pour la jeune Lydie aimantée par sa nuit intérieure, «*le langage est plus banté que l'amour*»: «*Je ne voulais pas nier ma féminité comme font les modernes, mais éclairer ma nuit sans la détruire.*»

«*Lydie, Lydia, Lydouche, Lydiouchka, Douchka, Lydiouchinka*» tente tant bien que mal d'échapper au pouvoir de sa beauté, d'autant que cette dernière est singularisée par l'incandescence qui illumine son être et la distingue: «*Fardée par la pensée, j'avais naturellement au coin des yeux le trait que les gracieuses tracent au pinceau.*» Ce qui semble le plus bouleversant pour elle n'est pas de



D.R.

Fardée par la pensée

Ode somptueuse au sortir de l'innocence. Lydie Dattas compose une écriture gothique et charnelle sur le choix féminin d'exister par l'être et d'habiter la nuit intérieure.

témoigner de sa vulnérabilité face au trouble érotique ou érotico-spirituel qu'elle sème, mais sa découverte de sa capacité à capturer l'essence et la blessure d'autrui d'un simple regard.

Carnet d'une allumeuse élabore la sororité passionnelle et tendre que Lydouche éprouve envers les filles et les femmes qui ont évité «*l'erreur tragique de pensée*» pour n'être

que beauté. Incitant ses sœurs à «*sortir du tombeau de leur apparence*», espérant que soit assurée «*la relève poétique* (qui) *attend*», Lydia montre les chemins du cœur. Ce *Carnet* dit aussi la distance envers «*les savantes*», carnaissières et dures entre elles, prenant le chemin de la pensée sans ouvrir les yeux et accéder au don de voyance. Celui-là même que Lydie, mystique, quête et

Roman

Quand Hubert Haddad déambule dans Paris

CASTING SAUVAGE d'Hubert Haddad, Zulma, 2018, 157 p.

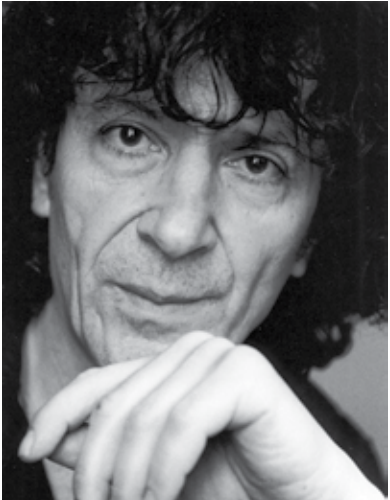
À soixante-et-onze ans, auteur fêté, écrivain de langue française d'origine tunisienne couvert de lauriers (Prix des cinq continents de la Francophonie et Renaudot du livre de poche pour *Palestine*, Prix Louis-Guilloux pour *Le Peintre d'éventail* et Prix Mallarmé pour *La Versuse du matin*), Hubert Haddad fait la brillante conciliation du romancier, du poète, du dramaturge, de l'essayiste et de l'historien de l'art.

Facettes multiples pour une œuvre qui dépasse largement les soixantedix opus. Facettes qui viennent converger, comme les affluents et confluent d'un grand fleuve, dans son dernier roman *Casting sauvage*, où la littérature fictionnelle touche, en toute éclatante gourmandise, à

toutes les disciplines et à tous les horizons.

On retrouve toutes les préoccupations sociales et artistiques de l'auteur des *Premières Neiges sur Pondichéry* dans une histoire en somme bien simple pour ne pas dire crayeuse. L'argument est moderne mais sans grande consistance ou originalité: le casting pour un film adapté au grand écran à propos du livre *La Douleur* de Marguerite Duras, un livre sombre qui jette la lumière sur la déportation et les déportés à l'époque de la Seconde Guerre mondiale.

Pour cela, une jeune ballerine, Damya, est missionnée pour retrouver les acteurs, qui doivent correspondre, physiquement du moins, à l'image de gens qui souffrent et qui sont marqués par les stigmates des violences, des faims, du manque, du mal-être, de la frustration. Dès lors, Damya, de son pas agile de



D.R.

faon gracieux et gracile, sillonne Paris, en quête de personnages de l'ombre, de la misère, de la noirceur des vies brisées, des destins cassés et contrariés. Des quartiers défavorisés, mais aussi des zones de riches, grouillant tous les deux de personnages interlopes. La surprise est toujours de taille dans ce

monde bigarré et un peu à l'envers. Car la misère et la déroute ne sont pas toujours là où on les attend... Et la jeune danseuse qui s'apprête à une chorégraphie nouvelle pour une carrière de dénicheuse d'acteurs en herbe, au profil singulier, se retrouve face à des situations imprévues et à des pans de vie brusquement révélés à travers des bribes de conversations, fugaces, décousues et souvent inabouties.

Par-delà la rencontre avec un jeune homme qui lui prendra le cœur et l'obsède tout en redécouvrant Paris dans ses poux, ses morpions, ses rats, son vacarme et ses lumières, Damya frôle l'haleine à la fois des assis et des putrides, pour reprendre une terminologie rimbaldienne. D'où peut-être cette superbe exergue en début du roman d'Arthur Rimbaud: «*J'ai tendu des cordes de clocher à clocher; des guirlandes de fenêtre à fenêtre; des chaînes d'or d'étoile à étoile, et je danse.*»

Au cœur des livres

Le destin romanesque du fameux rouleau de Sade

Les manuscrits littéraires ont parfois des destins inouïs qui font de leur survie une inimaginable aventure. Nous évoquions ici même, dans le numéro du mois dernier, à propos de «l'affaire» Aristophil, ce fonds d'investissement qui a mené des millions d'épargnants à leur perte, l'existence, dans les actifs de ce dernier, du fameux «rouleau» du marquis de Sade.

C'est en 1785, entre les murs de la forteresse de la Bastille à Paris où il est enfermé en raison de lettres de cachet obtenues par sa belle-famille, que Sade jette sur le papier le texte des *Cent vingt journées de Sodome*, peut-être son œuvre la plus importante (tout au moins à ses yeux), celle en tous cas où il se livrera à un inventaire paroxystique des perversions les plus exacerbées que nourrit son imaginaire de prisonnier: c'est l'évasion par la plume. *En prison entre un homme, il en sort un écrivain*» dira de lui Simone de Beauvoir. Espionné sans trêve par ses gardiens, très curieux de ses moindres faits et gestes, il tremble évidemment de voir détruit ou confisqué son précieux travail: c'est pour cela qu'il le mettra progressivement au net en le copiant sur des petites feuilles de douze centimètres de large, qu'il collera bout à bout pour aboutir à une longue bande de plus

de douze mètres de long, remplie de son écriture devenue microscopique, enroulée sur elle-même et facilement dissimulable entre les pierres de la prison. Il y met un point final à la fin du mois de novembre. Puis le temps s'écoule jusqu'au 2 juillet 1789 où, apprenant qu'en raison des troubles prérévolutionnaires qui agitent Paris la promenade des prisonniers est suspendue, Sade décide, avec un porte-voix, d'ameuter les passants en criant son indignation.

Maîtrisé par la garde, il est alors enfermé dans sa cellule jusqu'à la nuit puis exfiltré en direction de l'hospice de Charenton, «nu comme un ver» dira-t-il et sans pouvoir emporter le moindre effet personnel, sur ordre du gouverneur de Lunay qui voit là l'occasion de se défaire d'un homme «*que rien ne peut réduire*». Quelques jours plus tard, le 14 juillet, intervient la prise de la Bastille par le peuple qui ne seulement libère les prisonniers, balade la tête du gouverneur au bout d'une pique, mais aussi commence à détruire la forteresse.

C'est là que le rouleau débute sa longue cavale. Trouvé dans les décombres par un certain Arnoux de Saint-Maximin, il est vendu au marquis de Villeneuve-Trans. On le

retrouve en 1900 aux mains d'un psychiatre berlinois, Iwan Bloch, inventeur de la sexologie, qui l'édite de façon extrêmement fautive sous le pseudonyme d'Eugen Dühren en le présentant non comme une œuvre littéraire mais comme un cas clinique représentatif des «*perversions françaises*». Le vicomte Charles de Noailles et sa femme Marie Laure, grands mécènes du monde de l'art, dépêchent un peu plus tard l'écrivain Maurice Heine pour retrouver et acquérir le fameux manuscrit aux fins d'enrichir leur collection. Maurice Heine le publie à son tour en France dans les années 30 (l'édition «définitive» en sera donnée par Michel Delon dans la prestigieuse bibliothèque de la Pléiade, chez Gallimard, en 1990: c'est «*l'enfer sur papier bible*» cher à Philippe Sollers).

PAR PIERRE LEROY

D.R.

Quelques jours plus tard, le 14 juillet, intervient la prise de la Bastille. C'est là que le rouleau débute sa longue cavale.

À la mort des époux Noailles, leur fille Nathalie en hérite. Un de ses amis, très proche dira-t-on, qui se pique d'expertise, souhaite lui emprunter en 1982 aux fins d'étude. Elle le lui remet, bien rangé dans la boîte de cuir qui l'abrite. Puis quelques mois plus tard le lui réclame. L'emprunteur lui rapporte le lourd étui: quand elle l'ouvrira peu après elle constatera qu'il est vide. Lami l'a vendu, par l'intermédiaire d'un libraire, à un grand collectionneur suisse, Gérard Nordmann, héritier d'une entreprise de grande distribution connue. Après la mort de ce dernier en 2004, sa famille en fait dépôt à la Fondation Bodmer, l'importante institution de Coligny, au bord du Lac Léman, qui fait de son exposition un événement mondial.

Pendant ce temps, le fils de Nathalie de Noailles, Carlo Perrone, engage une procédure judiciaire en restitution auprès des tribunaux. Peine perdue, la justice suisse considère que les conditions dans lesquelles M. Nordmann a acquis le rouleau en font une propriété légitime, alors qu'en France, la Cour de Cassation en a confirmé le statut d'objet volé, propriété de la famille de Noailles. Mais la famille Nordmann veut vendre ce document, auprès duquel elle ne partage pas la passion paternelle. La Bibliothèque nationale de France est intéressée: mais il lui faudrait, pour aboutir, mener une double négociation, avec les Nordmann d'une part, et avec Carlo Perrone d'autre part, qui menace de faire saisir l'objet dès qu'il sera arrivé sur le territoire français. L'affaire devient beaucoup trop chère pour l'institution. C'est alors que Gérard Lhéritier entre en œuvre. Et réussit: il viendra lui-même chercher l'objet à l'aéroport de Genève, en mars 2014, pour le joindre à son édifice. C'est dans l'effondrement de celui-ci qu'il tombera dans les mains de la justice, en attendant son acquisition par une main secourable: la Bibliothèque nationale de France, peut-être, qui offrirait alors au rouleau maléfique un repos définitif, après deux cent trente années de vagabondage.

par lequel les deux sexes sont égaux dans la créativité et la clairvoyance.

L'Icône Rouge «*Je suis le sang écrit des femmes./ Découvrant mon royaume j'ai agrandi le territoire de l'Esprit! Tirant le rideau de l'obscur, j'ai multiplié les étoiles/ J'ai roulé, seule, le soleil dans les ténèbres. À présent, il fait jour la nuit./ Ô figurantes du néant! Quand remettrez-vous sur vos épaules le légendaire châle noir mordu de roses rouges? Quand ferez-vous de votre cœur l'icône qui sauvera le monde?/ Dans la bibliothèque de la nuit je range le premier livre. Qu'il vous accompagne, bible de poche valsant au fond du sac à main! Qu'importe si, après l'avoir lue, vous restez aveugles à votre royaume! Qu'une seule ouvre ses yeux intérieurs, la lumière tombe sur toutes.*»

Luxuriance de l'écriture, tout en couleurs, ressentis, mouvements de chair et d'objets obscurs ou scintillants, ces poèmes en prose ont une aura diabolique. *Carnet d'une allumeuse* fait persister après la lecture l'impression d'une longue nuit sensorielle où dernière enfance et spiritualité sont un même soleil éblouissant et fugace. Ou encore l'impression d'avancer à la recherche de l'aube, dans les dédales d'une jungle gothique où le vert est encre noire, et les orchidées sauvagement écloses sur les troncs noueux sont tentation vénéneuse. Un très beau livre, qui aurait pu être le premier et le dernier d'une poète inconnue. *Carnet d'une émancipation pure et prématurée, de l'intérieur.*

RITTA BADDOURA

Poème d'ici

DE NABIL EL-AZAN

Né à Beyrouth, Nabil el-Azan a accompli successivement deux parcours universitaires, l'un en Sciences politiques et l'autre en Études théâtrales à Paris où il vit depuis 1978. Metteur en scène et directeur de la compagnie La Barraca, il crée principalement des pièces d'auteurs contemporains dont Aziz Chouaki, Enzo Cormann, Daniel Danis, Carole Fréchette, Jean Louvet, Christian Rullier... Auteur de deux ouvrages (*May Arida, Le rêve de Baalbeck* et *Vingt-six lettres de poussières*), Nabil el-Azan a également traduit certains textes dont *Les Proscrits* de Johan Sigurjonsson et *Mirages* de Issa Makhoulf.



D.R.



© Joe Kesrouani

À Etel Adnan

Celle qui parle a vu naître les pierres
Les temples
Comme eux elle a résisté au vent
Aux étés implacables
Au blanc de la neige
À l'obscurité
Elle a étreint les statues
S'est écroulée à leur ombre
S'est écroulée avec elles
S'est toujours relevée
Sans jamais pleurer
S'est épuisée et
A continué
Telle la mémoire
Elle est dépourvue d'affect dépourvue de sentiment
Elle est mémoire
Elle sait mais ne dit pas
Pas tout en tous cas
Elle parle se parle
Ce qu'elle dit a la force de l'évidence
Ne serait-ce que pour elle seule
Chaque mot tonne telle une sentence
Chaque sentence est irrévocable
Ses images sont-elles confuses?
Elle n'en a cure
Elles lui viennent d'un temps sien
D'un temps autre
Où les dieux badaïnaient avec les enfants
Où les cieux déchaînaient les éléments
Où les colonnes étaient toutes debout
Ces images lui viennent enroulées dans des suaires blancs
Ce sont ses offrandes
À ce qui reste de l'humanité
Celle qui parle est une gardienne
Gardienne de temples
Gardienne du temps
Revenue de tous les désirs de toutes les guerres
Elle ne fait plus qu'un avec les pierres
Son sang est couleur de marbre
Sa voix couleur du miel éternel
Celle qui parle ne sait pas qu'elle parle
Ni même qu'on l'écoute elle dit
Ne veut convaincre personne
Sa parole est aveugle
Quelque chose de grave et de profond
Qui a à voir avec le ventre de la terre
Avec le ventre
Avec le centre
Parole qui n'hésite pas
Ne tremble pas
Même si elle fait trembler
Celle qui parle a baissé ses armes
Comme qui a traversé les arcs-en-ciel
Celle qui parle a été une femme
A été corps et âme
La-voilà déesse détachée de sa statue
Errant parmi les ombres.

OCTOBRE 2017

Publications récentes d'Etel Adnan :

NUIT d'Etel Adnan, traduit de l'américain par Françoise Despalle, *éditions de l'Attente*, 2017.

«*Baalbeck*», in **ILIK YA BAALBAK (À TOI BAALBECK)**, La Barraca, 2018.

NOTRE LANGUE FRANÇAISE de Jean-Michel Delacomptée, Fayard, 2018, 210 p.

Spécialiste du XVI^e et du XVII^e siècles, à qui l'on doit des essais sur Montaigne, La Boétie, Saint-Simon ou encore Racine, Jean-Michel Delacomptée, qui se définit comme un « *écrivain laborieux* » se fait, à juste titre, une haute idée de la langue française, ce merveilleux instrument d'expression de la pensée façonné par les siècles, depuis son acte de naissance officiel par l'édit de Villers-Cotterêts en 1539.

Delacomptée, dans son nouveau livre, commence par rendre grâce à Malherbe (1555-1628), célébré par le poète Francis Ponge dans son *Pour un Malherbe* (paru en 1951), le premier grand ordonnateur de notre langue. Non sans faire remarquer et déplorer que, tout comme Péguy ou Bernanos, qu'il convoquera un peu plus tard, ce sont des écrivains que les Français

Le français en danger mortel

Dans un essai à la fois brillant et sombre, Jean-Michel Delacomptée tire le signal d'alarme : la langue française est aussi gravement menacée de l'intérieur.

ne lisent plus guère. L'essayiste ne nourrit pas une conception étroite du français, et surtout pas « *nationaliste* », bien au contraire. Il a parfaitement intégré la notion de « *partage* » chère à Maurice Druon et ce qu'on appelait autrefois la francophonie, bien malmenée d'ailleurs un peu partout, au profit de l'anglais. Ou plutôt de ce que le linguiste Etiemble appelait « *l'amerloque* », et qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de « *glo-bish* ». Une espèce de sabir dérivé de l'anglo-saxon qui intoxique une planète mondialisée, uniformisée.

Ça, ce sont les « *ennemis de l'extérieur* » du français. Mais, explique Delacomptée, il y a encore pire, si c'est possible : à l'intérieur même de l'hexagone, non dans ses coins les plus reculés mais dans les sphères dirigeantes (médias, administration, politique, communication, presse etc.), le français est méchamment attaqué, menacé par une espèce de « *novlangue* » que George Orwell avait déjà anticipée dans son célèbre et prémonitoire roman *1984*, lequle date de 1949. Abandon de la culture classique, disparition programmée du grec et

du latin, féminisation à outrance pour des critères idéologiques, de bien-pensance et d'ordre moral, guéguerre du « *genre* » grammatical qui aboutit à l'aberrante « *écriture inclusive* », impossible à déchiffrer ni à l'écrit ni à l'oral... Les Trissotins d'aujourd'hui sont partout à la manœuvre, envahissent la presse et tiennent le haut du pavé. Ils tentent même de contaminer les programmes scolaires : « *La jeunesse est attaquée au lance-flammes par les professionnels du vide* », dénonce l'auteur. Ou « *il y a une malbouffe du langage* ».



© Jean-Christophe Marmara

Tout cela n'est pas nouveau, hélas, mais est en train de prendre des proportions alarmantes, compte tenu des nouveaux moyens de communication. Alors, que faire, à part continuer à écrire de beaux livres, tirer la sonnette d'alarme, compter sur les bonnes volontés en France et partout dans le monde où des millions de francophones sont attachés à cette langue et à cette culture. Et espérer que notre nouveau président de la République saura inverser la tendance. « *Enfin Macron vint* », s'amuse à écrire Delacomptée, pastichant Boileau. Déjà, les langues anciennes sont en voie de résurrection. Mais dans un pays aussi centralisé que la France, il faudrait que l'État, via le ministère de la Culture, pèse de tout son poids. « *Il faut être violemment patriote en ce moment*, recommandait Ponge : *patriote français et patriote de la civilisation gréco-latine française*. » Ces lignes semblent avoir été écrites hier matin. Elles ont près de soixante-dix ans. On ne saurait mieux dire.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Chanter Le Voyage d'hiver de Schubert

LE VOYAGE D'HIVER DE SCHUBERT, ANATOMIE D'UNE OBSESSION d'Ian Bostridge, traduit de l'anglais et de l'allemand par Denis-Armand Canal, Actes Sud, 2017, 444 p.

Le clin d'œil

DE NADA NASSAR-CHAOUL

Fête des mères rétro



D.R.

Le petit est rentré de l'école tout excité. Les joues rouges et les yeux étincelants, il sort, triomphant, de la poche de son tablier bleu à carreaux tout chiffonné un collier de nouilles colorées. C'est lui qui a peint les nouilles et la « demoiselle » a dit que c'était le plus beau. Elle a aussi recommandé de ne rien dire à maman pour garder la « surprise ». Vous en avez les larmes aux yeux. Vous lui assurez que vous n'avez jamais reçu de plus beau bijou. Exclusif de nature, il demande : « *Même plus beau que le collier que papa t'a offert pour vos fiançailles ?* » Vous confirmez, tout en lui faisant jurer de ne pas le dire à son père « *pour ne pas le fâcher* ». Vous ne voulez pas de drame de la jalousie entre les deux hommes de votre vie.

L'après-midi est consacré à votre propre maman chérie. Vous respectez la tradition : un joli tailleur rose pour fêter le printemps, un bouquet de tulipes jaunes – ses préférées – et un dîner de fête dans un restaurant huppé couronné par son dessert favori. Pour un jour, vous êtes d'accord, à bas le diabète ! Quoi que le programme de la fête des mères soit, d'année en année, le même, elle aussi joue à être confuse et feint la surprise pour vous faire plaisir. Sa joie, par contre, est sincère et fait rosir ses joues encore étonnamment fraîches. Et vous savez qu'elle ne manquera pas demain, en papotant avec ses chères copines au téléphone, de leur raconter, une pointe de fierté dans la voix, la belle journée qu'elle a passée la veille.

Cette année, les embouteillages à côté des fleuristes ont le don de vous agacer. En Europe, on gèle et le 21 mars est loin, très loin de symboliser le printemps. Quant à la fête des mères, elle n'a pas cours, semble-t-il, dans les salles de marchés des grandes banques où vos garçons travaillent. Vous n'avez plus de maman à fêter. Quant à votre mari, il s'est toujours refusé à célébrer pour vous le 21 mars, même par le plus petit bouquet de fleurs, sous le fal-lacieu – mais habile – prétexte qu'il vous voit comme la femme de sa vie, non comme sa mère.

Non, les choses ne restent pas toujours les mêmes. Heureux ceux que les traditions ennuiant.

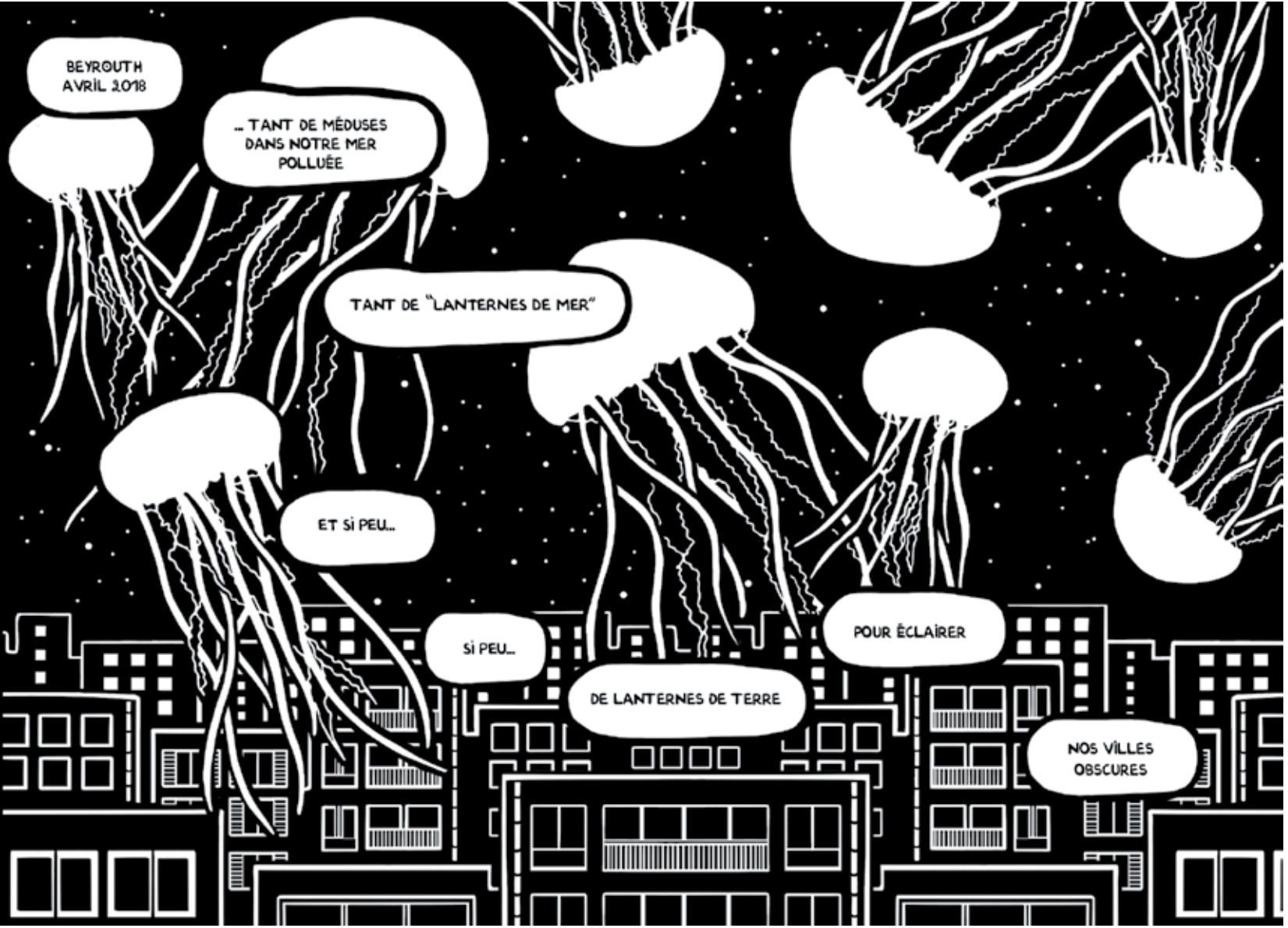
romantique » tant redoutée par Goethe, une progression vers l'agonie, un désir d'être sur les chemins... Toutefois l'absence de traits particuliers au voyageur et d'une intrigue narrative claire nous rapprochent de Tchékhov, Pinter et Beckett... et donnent au cycle son originalité et sa force. La question qui demeure posée : s'agit-il du chant d'un héros banal qui reflète n'importe quel d'entre nous, ou d'un marginal maudit et fou ? Mais ce que nous percevons magnifiquement dans ces *lieder*, dans cette rencontre des accords du piano et du grain de la voix, c'est l'amour, la perte, la souffrance, la solitude, la quête de l'identité, le sens de la vie et de la mort...



surtout à trouver des « *connexions nouvelles et inattendues* ». D'où ces renvois à *La Nouvelle Héloïse*, aux œuvres de Goethe de Hölderlin et de Heine, aux références appuyées des contemporains aux anciens Grecs, à la perception des rigueurs hivernales et au concept de période glaciaire initiale apparu au début du XIX^e siècle, aux idées d'alors sur les feux follets et les fleurs de givre...

Schubert et Müller ont vécu principalement à une période réactionnaire connue, en Allemagne comme en Autriche, sous le nom de « *Biedermeier* » et allant du soulèvement patriotique de 1814-1815 contre Napoléon aux révolutions nationalistes bourgeoises (ratées) de 1848. Le système Metternich y prévalut surtout à partir des « *décrets de Karlsbad* » (1819) qui restreignaient fortement les activités politiques. Une stricte censure fut introduite sur toutes les publications, y compris pour les œuvres musicales. Sans être des agitateurs politiques, tous les deux étaient des libéraux, après avoir appuyé la cause nationale, et souffrirent de l'autoritarisme régnant. *Le Voyage d'hiver* est la métaphore d'une époque où la condition de l'homme est solitaire et aliénée dans un univers vide et dépourvu de sens. Des *lieder* comme *Rast* (Repos) et *Im Dorfe* (Au village) témoignent rageusement de l'énergie réprimée et de la souffrance de ceux qui n'ont

Zeina Abirached



Questionnaire de Proust à Lamia Ziadé



D.R.

Lamia Ziadé est l'heureuse lauréate du Prix France-Liban 2017, officiellement annoncé au moment du Salon du Livre de Paris, pour son dernier ouvrage *Ma très grande mélancolie arabe* paru chez P.O.L. et qui constitue avec ses deux ouvrages précédents, *Ô nuit, ô mes yeux* (Prix Phénix 2015) et *Bye bye Babylone* (2010) une belle trilogie. Par ce choix, le jury a souhaité honorer l'essor du roman graphique, genre qui connaît des développements considérables dans le monde arabe; Lamia Ziadé n'y a pas peu contribué, avec un talent multiforme.

Quel est le principal trait de votre caractère ?
Proust lui-même n'a pas répondu à cette question délicate !

Votre qualité préférée chez un homme ?
Sa douceur, sa gentillesse, son humour.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis ?
Leur amitié.

Votre principal défaut ?
Celui d'être véhémence.

Votre occupation préférée ?
Me coucher tard, me lever tôt.

Votre rêve de bonheur ?
Avoir du temps.

Quel serait votre plus grand malheur ?
Ne plus pouvoir retourner dans mon pays.

Ce que vous voudriez être ?
Moi-même sans mes défauts.

Le pays où vous désireriez vivre ?
Le pourtour méditerranéen.

Votre couleur préférée ?
Le vert.

La fleur que vous aimez ?
J'aime toutes les fleurs !

L'oiseau que vous préférez ?
Edith Piaf.

Vos auteurs favoris en prose ?
Marcel Proust, Jean Rolin.

Vos héros dans la fiction ?
Vincent, François, Paul et les autres...

Vos compositeurs préférés ?
Schubert, Ennio Morricone, Abdel Wahab.

Vos peintres favoris ?
Matisse, Cézanne, Hockney, Dali.

Vos héros dans la vie réelle ?
Gamal Abdel Nasser.

Ce que vous détestez par-dessus tout ?
La paperasse et l'administration.

Les caractères historiques que vous détestez le plus ?
Les secrétaires d'État américains au Proche-Orient, dans la mesure où ils peuvent être considérés comme des personnages historiques !

Le fait militaire que vous admirez le plus ?
Le combat de David contre Goliath.

La réforme que vous estimez le plus ?
Que les femmes libanaises puissent donner la nationalité à leurs enfants. Il faut voter cette réforme !

L'état présent de votre esprit ?
Submergé.

Le don de la nature que vous aimez avoir ?
L'oreille musicale.

Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence ?
Celles qui sont dues à la pauvreté.

Votre devise ?
On n'est jamais à l'abri d'une bonne nouvelle !

LES CHRÉTIENS D'ORIENT VONT-ILS DISPARAÎTRE ? d'Annie Laurent, éditions Salvator, 2017, 308 p.

Chercheur, écrivain et journaliste, auteur d'une thèse en sciences politiques sur *Le Liban et son voisinage* (1943-1984), Annie Laurent a déjà publié de nombreux ouvrages sur l'islam et les chrétiens d'Orient et a participé en qualité d'experte au Synode spécial des Évêques pour le Moyen-Orient. Dans son dernier ouvrage, elle présente les trois défis qu'affrontent les chrétiens orientaux, à savoir leur difficile unité, leurs rapports avec l'État d'Israël et avec l'islam.

L'auteur ne manque pas de souligner que le «*label générique chrétiens d'Orient*» recouvre une «*réalité compliquée*» et dresse l'inventaire des Églises orientales et de leurs spécificités. Afin de comprendre les circonstances ayant conduit à cette multiplicité des Églises, Annie Laurent remonte le temps jusqu'au I^{er} siècle et revient sur la fondation de l'Église de Jérusalem, les persécutions, l'apparition des premières communautés chrétiennes, les hérésies, les conciles et les schismes.

Elle expose, d'une part, les progrès

Les chrétiens d'Orient, une affaire politique

œcuméniques des Églises orientales, sans omettre d'en démontrer l'insuffisance. Elle précise, d'autre part, que «*des progrès substantiels bien qu'inégaux*» ont été accomplis par Rome, notamment grâce au Concile Vatican II, dans la compréhension des chrétiens d'Orient et la reconnaissance de la légitimité de leurs Églises.

L'auteur retient «*l'exception maronite*» : «*Parmi les Églises qui se rattachent au patrimoine syriaque d'Antioche, il en existe une qui n'a jamais connu de division en son sein et n'a pas de branche "séparée" d'avec Rome. Il s'agit de l'Église maronite dont la situation est unique dans l'Orient chrétien.*»

Annie Laurent nous propose un tour d'horizon de la situation actuelle



D.R.

des chrétiens en Turquie, en Iran, en Jordanie, en Syrie, en Irak, en Palestine, en Égypte et en Israël. «*Dans ce Proche-Orient où la pérennité du christianisme semble, à vue humaine, de plus en plus compromise, il reste le Liban, seul État à offrir aux chrétiens (...)* les conditions

d'une citoyenneté partagée avec les musulmans. Le Liban doit sa particularité à sa vocation ancestrale de "pays-refuge"». Depuis 2006, le Liban «*s'honore d'être le premier pays au monde à avoir institué une fête islamo-chrétienne de l'Annonciation*». En 2010, suite à la rencontre du Premier ministre Saad Hariri avec le pape Jean-Paul II, le gouvernement en a fait un jour férié. La célébration de cette fête se déroule chaque 25 mars au collège jésuite Notre-Dame de Jamhour. Mais l'auteur nous met en garde :

«*ce pays-message est également un pays-otage*» de tous les conflits qui agitent la région, en particulier de ceux qui opposent les sunnites et les chiites, «*ce qui maintient les chrétiens dans une précarité existentielle permanente*».

La création de l'État d'Israël a provoqué un «*traumatisme d'une extrême gravité*», en partie parce qu'elle a eu lieu à une époque où le Proche-Orient n'était pas encore stabilisé et se cherchait, tiraillé entre une laïcisation à l'européenne et le salafisme. L'État d'Israël, «*à cause de sa nature confessionnelle, contribue à une "reconfessionnalisation" des sociétés orientales, ce qui a des conséquences néfastes pour les chrétiens qui y vivent.*»

Officiellement, la *dhimmitude* ne figure plus, du moins dans sa

«*Le Liban, ce pays-message, est également un pays-otage*»

conception classique, dans le droit de la plupart des pays ayant l'islam pour religion d'État, mais «*la réalité telle qu'elle est vécue est parfois autre*». Les chrétiens orientales «*se battent pour vivre. La quantité décroît mais la qualité progresse. Confrontées à des périls qu'il n'est pas exagéré de qualifier d'"existentiels", ces communautés offrent le visage édifiant de l'héroïsme et de la sainteté*».

LAMIA EL-SAAD

À lire

Le retour de Jean-Christophe Grangé

Jean-Christophe Grangé, l'auteur des *Rivières pourpres*, nous revient avec *La Terre des morts*, à paraître le 2 mai chez Albin Michel, qui nous entraîne sur les traces du commandant Corso qui enquête sur les meurtres de plusieurs stripteaseuses, attribués à un peintre débauché. Un combat à mort va s'engager avec son principal suspect... Suspense garanti !

.....

Compte à rebours de Fawzi Adaimi

Ancien président du syndicat des hôpitaux, fondateur de l'Hôpital Notre-Dame à Jounieh, de l'École allemande et de la LGU, Dr Fawzi Adaimi était aussi un fervent francophone, féru de culture et de lecture. Son œuvre posthume en arabe, *Compte à rebours (al-Aad el-aksi)*, vient tout juste de paraître. Il y retrace son parcours, depuis son enfance à Sarba dans le Kesrouan jusqu'à ses derniers jours aux côtés de son épouse, la grande artiste Lotti Adaimi, en passant par l'époque mouvementée de la guerre. Un ouvrage bourré d'anecdotes savoureuses, qui se lit comme un roman.

.....

Simone de Beauvoir dans La Pléiade

La collection La Pléiade chez Gallimard accueillera le 17 mai prochain la totalité des écrits intimes de Simone de Beauvoir, en deux volumes. On y retrouvera, entre autres, *Mémoires d'une fille rangée*, *La Cérémonie des adieux*, *une Mort très douce* et *La Force des choses*. L'album annuel de La Pléiade lui sera également consacré.

.....

Un thriller signé... Bill Clinton!

C'est le 6 juin prochain que sortira le roman de l'ancien président des États-Unis, Bill Clinton, fort heureusement épaulé par le fameux romancier James Patterson. Intitulé *Le Président a disparu*, le thriller sera disponible en français grâce aux éditions Jean-Claude Lattès qui en ont acquis les droits.

.....

Le nouveau Kenizé Mourad

Kenizé Mourad, dont le roman *De la part de la princesse morte* avait connu un franc succès, vient de publier *Au pays des purs* (Fayard) qui nous plonge dans un pays secret et méconnu, le Pakistan, sur les traces d'Anne, une journaliste française qui enquête sur les réseaux islamistes, sous le regard bienveillant de Karim, un homme de théâtre qui monte des pièces de Beckett à Lahore...

.....

Le dernier Musso

Le dernier-né de Guillaume Musso, désormais abonné aux best-sellers, sortira ce 24 avril chez Calmann-Lévy. Son titre ? *La Jeune Fille et la nuit*. Avis aux amateurs...

.....

Le Jeu des hirondelles en poche

Dix ans après sa parution aux éditions Cambourakis, *Le Jeu des hirondelles* de Zeina Abirached vient de sortir en poche. Un poignant roman graphique relatant l'enfance de l'auteur au Liban dans les années 1980 et l'influence de la guerre sur la vie quotidienne à Beyrouth et sur l'image de la ville.

À voir

La Promesse de l'aube

Le film *La Promesse de l'aube*, adapté du livre éponyme de Romain Gary, a séduit le public libanais. Réalisé par Éric Barbier, il a pour interprètes Pierre Niney et Charlotte Gainsbourg.



D.R.



© Elliot Erwitt/Magnum

Van Gogh l'entrepreneur

Un essai réfute l'image du peintre rejeté par le commerce et tué par l'art. Selon son auteur, «*Vincent*» était en fait un bourgeois dépensier qui avait une conception très précise du marché.

LE CAPITAL DE VAN GOGH. OU COMMENT LES FRÈRES VAN GOGH ONT FAIT MIEUX QUE WARREN BUFFET de Wouter van der Veen, Actes Sud, 2018, 182 p.

Une grande exposition annoncée à Londres l'an prochain, une autre qui se déroule jusqu'à la fin du mois à Dubaï : cent-vingt-huit ans après sa mort, Van Gogh fédère toujours le grand public. Les musées et galeries du monde entier qui le programment sont quasiment assurés d'avoir un joli retour sur investissement. Paradoxal quand on sait que, de son vivant, le peintre vécut désargenté. C'est du moins l'image qui, jusqu'à présent, lui était accolée.



D.R.

de son frère Theo, l'homme avec lequel il va se muer en «*génie du placement financier*». Comment ? En jouant avec les tendances picturales de l'époque pour constituer une œuvre plus facilement monnayable.

Pourquoi, alors, le peintre n'en a-t-il pas profité lui-même durant sa courte vie ? C'est que, pétris de culture protestante, Van Gogh aurait repris à son compte l'idée que la satisfaction matérielle personnelle importe moins que de faire fructifier les siens. Alors il peint. À un rythme effréné pour constituer «*un fonds de roulement*» où les portraits cohabiteraient avec les paysages et les natures mortes «*avec une flexibilité permettant de décliner son offre en fonction de la demande*».

Posséder une des toiles du maître serait comme détenir une «*action de la société Van Gogh frères*», explique Wouter van der Veen. On imagine volontiers l'impact de tels propos dans le monde de l'art. Nullement intimidé par les critiques qu'on pourrait lui adresser, l'essayiste surenchérirait. Y compris quand il est question du suicide de Van Gogh expliqué «*comme acte stratégique ultime, voulu, calculé, commis afin d'accélérer le retour sur investissement de Theo*».

La fin de l'histoire est connue. La féministe et socialiste Johanna Bongor, belle-sœur de Vincent, fait fructifier l'héritage du peintre en contribuant à l'essor de l'entreprise Van Gogh. Tout est donc brouillé dans cette affaire. L'artiste n'est nullement maudit. La femme de gauche se comporte elle aussi comme une capitaliste. Sommes-nous obligés de croire tous les arguments de cet «*essai*» ? «*Tout est faux et inventé*», s'amuse son auteur.

Le lecteur attentif se souvient alors de la mise en garde introductive : «*Mes propos sont parfois iconoclastes et provoquent fréquemment des questions.*» Les interrogations de Wouter van der Veen sont comme les taches des toiles impressionnistes. Leur juxtaposition donne le motif général de l'œuvre. Les grands hommes sont à l'image des tableaux qui les représentent. Eux aussi, parfois, s'écailent. Rien n'interdit pourtant de continuer à les admirer.

WILLIAM IRIGOYEN

Le nécessaire et insaisissable ennemi

L'ENNEMI, AU CŒUR DU POLITIQUE de Jacques Beauchard, L'Harmattan, 2017, 160 p.



Dans sa préface du livre de J. Beauchard, l'ancien premier ministre de France, Jean-Pierre Raffarin, rapporte un jugement lapidaire de l'amiral Alain Coldefy sur la situation apparue après la chute du mur de Berlin (1989) : «*Il n'y a plus de menaces aux frontières ; il n'y a plus de frontières aux menaces.*» Notre conception moderne du politique demeure biaisée par une représentation utopique, héritée du XVIII^e siècle, portant sur l'idée d'un progrès allant toujours vers le mieux et supposé réaliser une «*paix cosmopolitique*» perpétuelle. On se souvient comment l'ordre international, né des Traités de Westphalie (1648) qui mirent fin au carnage des guerres de religion en Europe, nous a légué la conception de l'État moderne et de sa souveraineté que circonscrivent des frontières internationales visibles à l'intérieur desquelles il n'y a nul place pour l'ennemi politique, ce dernier étant relégué, depuis Hobbes, à l'extérieur. Ainsi, il ne saurait y avoir de guerre qu'entre États, compris comme «*Eux*» face à «*Nous*» de part et d'autre d'une frontière bien visible. Toute possibilité d'un ennemi intérieur implique, dans ces conditions, une guerre civile.

En raison de l'effacement des frontières, l'ennemi est devenu multiforme et sa définition fort problématique.

Fidèle à la pensée de Julien Freund, l'auteur fait le constat de la remise en cause de toutes ces représentations. L'analyse de la «*crise perpétuelle*» du Liban lui sert de grille de lecture afin d'illustrer la notion inhabituelle de paix belliqueuse. Ce faisant, il nous rappelle que c'est la conflictualité qui est première. Sans la dialectique du Eux/Nous, le corps de la cité risque fort de ressembler à un cadavre inerte. La violence originelle ouvre ainsi, par le biais de la cristallisation du destin collectif, la voie au politique dont l'essence est de réguler les conflits. De là vient la nécessité de disposer de règles de référence ; non par le consensus toujours remis en cause, mais par une Constitution qui offre un cadre suffisamment stable au compromis politique toujours renouvelé. Tel semble être le prérequis de toute paix, objectif premier de tout vivre-ensemble, autre terme pour dire «*le*» politique. Cependant, il ne s'agit point de réaliser, en un lieu, une «*paix céleste*

faite de consensus, ni la paix des cimetières» qui se distinguent par leur dimension éternelle. La paix recherchée par le politique est en devenir constant ; c'est une «*paix d'intention et de compatibilité*», même si ces deux caractères sont naturellement soumis aux changements de la contingence de ce monde. On redécouvre ainsi combien la naissance de l'État moderne demeure tributaire de la neutralisation de l'ennemi intérieur.

En raison de l'effacement des frontières, l'ennemi est devenu multiforme et sa définition fort problématique. Il s'insinue partout, les lignes frontalières extérieures semblent tisser un réseau invisible interne et disséquer, grâce à lui, le corps de la cité. L'ennemi intérieur est de retour, l'État de Droit vacille sous l'assaut de la violence interne et externe à la fois. J. Beauchard analyse le traitement de cette hostilité selon deux dynamiques. Le registre «*agonal*» bloquerait la montée aux extrêmes. Le registre «*polémogène*», au contraire, est en mesure de monter aux extrêmes. La distinction entre ces deux niveaux est le propre de l'État. Le jour où il n'en est pas ainsi, l'État s'efface au profit d'un régime totalitaire ou d'une guerre civile. L'exemple paradigmatique du Liban permet de comprendre ce que l'auteur entend par «*paix belliqueuse*» qui n'est point agonale mais qui parvient, cependant et *in extremis*, à bloquer la montée aux extrêmes, non par le jeu institutionnel de la règle du droit mais par le compromis entre les parrains de l'État, des forces sur le terrain qui souvent louvoient entre stratégies de la criminalité, du terrorisme, et du double-ennemi.

Cette paix belliqueuse, en dépit de son caractère périlleux, ouvrirait cependant la voie au retour du politique grâce, entre autres, à l'apaisement qu'elle confère à ce vide qui est commun à tous et qui s'appelle l'espace public. L'ouvrage de J. Beauchard explore ce champ mal connu à travers, notamment, une analyse approfondie des paramètres de cette paix belliqueuse. Cet ouvrage est important car il constitue un outil précieux pour ne pas tomber dans l'amalgame et pouvoir porter un diagnostic précis quant à savoir : qui est l'ennemi ?

ANTOINE COURBAN

Publicité

Un printemps en lecture

A. Antoine

www.antoineonline.com

Comment présentez-vous ce nouveau livre ?

Il s'empare d'un thème ancien : la fameuse dialectique du corps et de l'esprit. Il tente de montrer que son questionnement hante toujours la culture contemporaine, que celle-ci soit populaire ou qu'elle englobe différentes disciplines comme la psychiatrie, la génétique ou ce qu'on appelle les neurosciences.

N'oubliez-vous pas la linguistique ?

J'aurais dû la mentionner, oui, puisque le langage est intimement lié à la façon dont nous pensons l'esprit, mais aussi parce que les êtres humains sont les seuls animaux à être dotés d'une fonction langagière aussi développée.

Un sous-titre possible à ce livre aurait-il pu être : « Oui, mais : oui on peut affirmer ceci, mais on peut aussi voir cela sous un autre angle rarement exposé. »

C'est juste. Si vous faites ça, vous finissez par questionner la notion de paradigme. Vous remettez en cause les supposés fondements d'une discipline mais qui, en fait, sont bien plus bancals que ce que les gens croient, y compris les scientifiques eux-mêmes.

Un de vos précédents livres, *La Femme qui tremble (Actes Sud, 2010), parlait d'un rapport personnel à la douleur. L'idée était-elle d'aller plus loin que la simple description du mal, de l'intellectualiser ?*

J'essaie toujours d'intellectualiser les choses. Je réfléchis à la question du corps et de l'esprit depuis mon adolescence. Le livre auquel vous faites référence relayait déjà de nombreuses recherches en neurobiologie. Ce nouvel essai, qui est donc l'illustration d'un travail permanent, a attiré l'attention du grand public sur moi, sur le fait que je suis une personne qui évoque de telles questions. Depuis, je participe à de nombreuses conférences en neurologie et en psychiatrie.

Siri Hustvedt : la parité intellectuelle chevillée au corps

La question philosophique du corps et de l'esprit méritait une approche interdisciplinaire. L'écrivaine américaine s'y est attelée dans *Les Mirages de la certitude*, en apportant au pot commun de la connaissance scientifique des œuvres écrites par des femmes que l'histoire a éclipsées au profit d'hommes dont les travaux ont été injustement jugés plus sérieux. Rencontre à Paris.

Ne montre-t-il pas aussi que rien, y compris dans le domaine scientifique, ne peut être considéré comme complètement acquis ?

Montrer les lignes de faille, voilà ce qui m'intéresse. Prenons l'exemple du cerveau. Le considère-t-on comme une simple machine ? C'est une question importante. Regardez comment, dans le monde de l'intelligence artificielle, on défend cette conception. Si nous n'envisageons pas ses différentes implications, ne risquons-nous pas d'aller droit dans le mur ? Chacun s'attend à voir les androïdes débarquer dans sa vie. Rares sont ceux qui réfléchissent aux conséquences d'un tel bouleversement. Dans les années 70, un philosophe, Hubert Dreyfus, disait que la façon d'aborder la question de l'esprit dans le domaine de l'intelligence artificielle soulevait un certain nombre de problèmes. Reconnaissons que notre connaissance du monde, notre capacité à nous orienter et bien d'autres choses se laissent difficilement convertir en algorithmes.

Votre livre n'est-il pas aussi un essai politique sur la notion de vérité ?

Il s'agit d'abord d'un livre féministe. Il émet l'idée que nous avons opposée de façon totalement déraisonnable le corps, attribut soi-disant féminin, à l'esprit, attribut soi-disant masculin. En ce sens, ce livre est politique. Mais il y a autre chose. J'ai un immense respect pour les scientifiques et leur travail, ce que le livre montre, du moins je l'espère. J'admire la démarche empirique. J'accepte tout



© Marion Ertlinger

à fait les découvertes scientifiques récentes, en particulier celles qui ont été faites sur le changement climatique. Tout cela est très important à mes yeux. Mais je crois aussi que la vérité se fonde sur un large consensus. Je suis une néo-kantienne. Comme Emmanuel Kant, je pense qu'il est impossible de comprendre les choses en soi. Les êtres humains ont une compréhension limitée de ce qui les environne. J'ai écrit ce livre pour signifier une chose : si nous voulons vraiment avoir une approche intelligente des choses, quelle que soit la discipline, il faut montrer les limites des arguments, leurs ambiguïtés. Nous devons également reconnaître qu'une seule discipline ne peut embrasser à elle seule ce qu'est un être humain dans sa globalité, dans sa complexité aussi, thèmes qui m'intéressent beaucoup. Nous devons avoir une approche interdisciplinaire de cette question.

L'histoire de la philosophie, de la science, de la psychiatrie et de bien d'autres disciplines retient très massivement – vous le montrez dans le livre – les travaux des hommes et très peu ceux des femmes. Serait-elle machiste ?

Oui. Du coup, il est complètement faux de dire que les femmes n'ont pas eu une importance vitale dans ces disciplines depuis des siècles. Faites des recherches et vous mettez la main sur des travaux pourtant cruciaux. Les noms de leurs auteurs ne nous sont pourtant pas familiers. Un exemple parmi tant d'autres : peu de gens connaissent la grande mathématicienne Emmy Noether qui est à l'origine d'un

très important théorème de géométrie. Elle a disparu de l'histoire.

Dans votre livre vous rendez aussi responsables les journalistes de simplifier les choses au lieu de les complexifier.

Les scientifiques aussi font cela ! En m'intéressant à des domaines très différents, j'ai remarqué qu'ils ont souvent une connaissance très faible de l'histoire de leur discipline. Ils partent du principe que tout ce qui est nouveau est mieux. L'histoire de la médecine est pourtant riche d'idées importantes qui n'ont pas été retenues. Idem en ce qui concerne la psychiatrie. Le propos n'est pas de dire qu'il n'y a plus de grands philosophes soucieux du passé. Il y en a encore heureusement. Si je dis tout cela c'est parce qu'il est important de comprendre que chacun d'entre nous ne détient qu'une infime part de vérité. Personne ne peut se targuer de tout connaître.

C'est le principe socratique : « savoir que l'on ne sait rien » ?

C'est trop radical pour moi. Je dirais plutôt ceci : acceptons qu'il y a de grosses fissures dans le monde de la connaissance. Cela rend humble et curieux aussi. Cela permet souvent de voir des choses que d'autres, pourtant réputés intelligents, ne voient pas.

Propos recueillis par
WILLIAM IRIGOYEN

LES MIRAGES DE LA CERTITUDE de Siri Hustvedt, traduit de l'américain par Christine Le Boeuf, Actes Sud, 2018, 416 p.

Krikor Beledian, écrivain des seuils

Né au Liban, vivant en France, Krikor Beledian incarne à lui seul tout un pilier de la littérature arménienne contemporaine. Ses deux derniers récits s'inscrivent dans sa série proustienne consacrée à un univers arméno-libanais tombé dans les nimbes de l'oubli.

LE COUP de Krikor Beledian, traduit de l'arménien par Sonia Bemezian, Classiques Garnier, 2018, 250 p.

SIGNE de Krikor Beledian, traduit de l'arménien par Sonia Bemezian, Classiques Garnier, 2018, 235p.

Pour le philosophe Marc Nïchanian, il est celui qui a réintégré le temps dans l'existence diasporique. Fils de survivants du génocide de 1915, ses parents étaient des « orphelins du désert ». Lui, est devenu écrivain, poète, essayiste et critique, écrivant en arménien occidental, cette « langue étrangeté survivante », comme un défi aux Cassandre. Élève du philosophe moraliste Vladimir Jankélévitch à la Sorbonne, Krikor Beledian a tissé en quarante ans une œuvre aussi magistrale qu'éclectique ; hélas trop peu traduite. Parisien d'adoption, c'est de son enfance beyrouthine qu'il puise la sève de la créativité. Né à Beyrouth, ou plus exactement au quartier de Karm el-Zeitoun près d'Achrafieh, où l'écrivain a grandi au sein d'un monde arménien qui n'est plus. Hayachen, « la colline des Arméniens », se situe à la périphérie de la ville, c'est là où des milliers de rescapés ont échoué après le déluge.

Dans ses récits, Beledian redonne sens et vie à des personnages qu'il a côtoyés enfant et adolescent. Il fait parler des femmes et des hommes dans leur langage et leurs dialectes.

Des personnages qui sont restés à la marge, comme anéantis et rendus muets par la violence de l'Histoire. Les massacres successifs en Anatolie, leur ont ôté la parole et l'historiographie, tout comme la justice posthume a tacitement refusé d'écouter leur voix. Sans tomber dans la travers de l'anthropologie, l'écrivain répare à travers ses récits ce qui ne peut jamais être réparé. Son narrateur se mue tantôt en journaliste, tantôt en jeune garçon qui recueille le témoignage. Ici, la mémoire réinvente le passé au présent ; elle ne fonctionne que parce qu'elle est entraînée par l'imagination. Armé d'une solide connaissance de l'histoire du Liban contemporain et de celle de la communauté arménienne, Beledian fait intervenir plusieurs niveaux mêlant le mytique au factuel, le familial au social. Sur la Colline, les affaires de mœurs et les scandales étaient légion, mais c'est aussi un lieu sur lequel une tradition arménienne, déracinée de son terroir ottoman, a perduré. Des écoles, des églises ont été érigées avec les moyens du bord, perpétrant l'héritage millénaire de l'Arménie occidentale. Beledian est avant tout un écrivain du seuil, un



Hayachen, c'est là où des milliers de rescapés ont échoué après le déluge.

écrivain en transit. Le seuil perçu comme une

ligne de démarcation entre le monde intérieur et le monde extérieur. Perdu dans le temps et l'espace, ce lieu acculturé est la patrie de l'enfance. Mais pour l'observateur étranger, elle incarne une greffe en terre arabe, un ghetto arménien que Beledian a quitté pour un exil volontaire à Paris, dans la fièvre de Mai 68. Il y a réfléchi à une troisième voie entre assimilation et communautarisme confronté à l'expérience de l'altérité qu'il n'a pas pu connaître au Liban. C'est aussi depuis ce point d'observa-

tion qu'il a composé cette œuvre qui a révolutionné la poésie arménienne : *Topographie pour une ville détruite* dans laquelle le poète écrit le déluge de feu et d'acier qui s'abat sur Beyrouth, en ce début de guerre civile, comme un écho lointain à 1915. Aujourd'hui quelques-uns de ses récits, devenus accessibles à un lectorat non arménien, font revenir des personnages de la nuit. Ils confirment aussi le caractère universel d'une œuvre décloisonnée, comme libérée des contraintes du temps et des drapeaux.

TIGRANE YÉGAVIAN

Jérôme Garcin, histoires de famille et écriture thérapeutique

LE SYNDROME DE GARCIN de Jérôme Garcin, Gallimard, 2018, 160 p.

Longtemps Jérôme Garcin a pensé que les journalistes ne devaient pas écrire de livres. Ou, s'ils le faisaient, ne jamais toucher au roman ou au récit intime. Lui qui ne parvenait même pas à prononcer le prénom de son frère jumeau, Olivier, fauché par une voiture sous ses yeux quand ils avaient six ans, se croyait donc protégé de ce qui lui semblait impudique. Aussi son premier livre, en 1994, à 38 ans, était-il un essai, *Pour Jean Prévost* (Gallimard, « Folio » n°3257).

Outre la mort de son frère, il avait vécu, à 17 ans, une autre tragédie. Son père, Philippe Garcin, éditeur aux Presses universitaires de France, était mort d'une chute de cheval, en 1973, à 45 ans. Jérôme Garcin a mis 25 ans avant de pouvoir l'écrire, dans un très beau livre, *La Chute de cheval*, en 1998 (Gallimard, « Folio » n°3335). Un accident qui aurait dû le tenir pour toujours éloigné des chevaux, alors qu'ils sont devenus sa passion, qu'il est un très bon cavalier, monte chaque week-end chez lui en Normandie et a écrit le passionnant *Bartabas, Roman* (Gallimard, « Folio » n° 4371).

Comme si, grâce à *La Chute de*

cheval, il avait débloqué le mécanisme du souvenir, comme s'il s'était libéré d'une ombre, il a pu écrire des romans et d'autres livres personnels. *Théâtre intime*, en 2003, (Gallimard, « Folio » n°4028) est à la fois un hommage à celle qui fut sa belle-mère, Anne Philipe, la veuve de Gérard Philipe, et à leur fille, Anne-Marie, qu'il a épousée. Mais il lui fallut encore huit ans pour publier, en 2011, son livre le plus bouleversant, *Olivier* (Gallimard, « Folio » n°5445), récit sur ce frère qui sera à jamais sa moitié disparue, sa blessure inguérissable.

« Si soigner, c'est sauver des vies, écrire, c'est les prolonger. »

Mais que vient-il donc faire du côté de ses grands-pères avec ce *Syndrome de Garcin* ? Il est vrai qu'être le petit-fils du neurologue Raymond Garcin fait qu'on porte le nom du syndrome découvert par lui, qui n'est pas des plus anodins – paralysie des nerfs crâniens. Mais ce n'est pas pour conjurer les dessous de ce patronyme que Jérôme Garcin s'est intéressé à Raymond Garcin et à son grand-père maternel, le pédo-psychiatre Clément Launay. C'est, comme souvent chez lui, pour retrouver et faire revivre des disparus. « *Mes quatre grands-parents Garcin et Launay sont morts, mais ils vivent encore dans les lieux où je les ai aimés, dans la nuit où je les convoque, dans les hôpitaux et les bibliothèques où leurs noms et leurs œuvres semblent défier le*



D.R.

temps. Ils ont un visage, un regard, une voix, un parfum, une éthique, une lumière que je n'oublie pas. »

Jérôme Garcin veut aussi s'interroger sur cette dynastie de médecins dont il est issu et qui remonte plus loin que ses grands-parents, jusqu'au XVIII^e siècle. Et à sa tradition endogamique qui faisait qu'on épousait la fille de son patron de médecine. Ainsi Raymond Garcin (1897-1971) a épousé Yvonne, la fille du professeur de neurologie Georges Guillaïn (1876-1961).

Pourquoi son père, Philippe Garcin, a-t-il rompu avec la tradition en devenant éditeur ? Cela reste assez mystérieux. Jérôme, lui, a songé renouer avec elle, mais la mort de son père a changé son destin. Il n'a pas de regrets, parce que « *si soigner, c'est sauver des vies, écrire, c'est les prolonger* ». S'il y a dans ce livre un peu de nostalgie, c'est celle de son enfance, et surtout celle de ces grands médecins humanistes, comme ses deux grands-pères, qui ont désormais, trop souvent, été remplacés par des surdiplômés extrêmement compétents, mais auxquels il manque parfois, à l'égard de leurs patients, ce supplément d'humanité qui fait que, même malade, on demeure une personne, pas seulement un cas.

JOSYANE SAVIGNEAU

La battante Scholastique Mukasonga

Scholastique Mukasonga, prix Renaudot 2012, revient encore et toujours à son histoire douloureuse, dans un récit sensible, pittoresque, et même parfois drôle.

Scholastique Mukasonga est née au Rwanda, en 1956, dans une modeste famille de la province, plutôt fertile, de Gikongoro. Mais, dès 1960, parce qu'ils étaient tutsis, ils ont été déportés, par les hutus au pouvoir, dans la région, pauvre, presque insalubre, du Bugeseru, dans les collines de Nyamata. C'est là qu'elle est revenue, bien plus tard, notamment en 2014, en pèlerinage, pour assister à des commémorations officielles et témoigner devant les élèves de l'école où elle avait elle-même étudié.

Vingt ans après que sa famille – trente-sept personnes en tout dont sa mère, Stefania, son frère aîné Antoine et les siens – a été massacrée à Gitagata. « *Pour eux, pas de tombes* », écrit-elle à la fin de son livre. Leurs restes ont été transportés dans l'église du village, transformée en mémorial. Elle n'a pas osé se rendre jusque dans les catacombes, préférant rechercher la trace de la petite échoppe que son père,

Cosmas, qu'elle compare à Gandhi, tant pour l'allure que pour la haute tenue morale, possédait au marché du village. Il n'en reste rien, qu'un avocatier où elle se souvient d'avoir joué, petite fille. Sinon, elle a du mal à se reconnaître dans le Rwanda d'aujourd'hui, qui voudrait tant ressembler à « *un petit Singapour* », où les femmes tiennent le haut du pavé, et les jeunes ne pensent qu'à faire des études, réussir économiquement. « *Ça, c'est le nouveau Rwanda, mama!* », lui explique en riant son guide, le gentil Faustin. « *A-t-on déjà oublié le génocide?* », se demande l'écrivain rescapé. « *Et est-on déjà au-delà de la réconciliation?* » Tous les pays qui ont été ravagés par la guerre civile, comme le Cambodge, ou bien sûr le Liban, peuvent se poser la question.

C'est grâce à son père, qui l'a poussée énergiquement à faire des études, que Scholastique Mukasonga est encore en vie aujourd'hui. Plutôt douée, très tôt elle s'est orientée vers un diplôme d'assistante sociale, afin de travailler auprès des paysannes,



© C. Helie / Gallimard

misérables, de Nyamata. Ça n'a pas été sans mal, les autorités lui mettant des bâtons dans les roues, et son caractère bien trempé se rebellant face aux religieux qui tenaient l'enseignement. Elle leur reproche

encore leur hypocrisie, leur autoritarisme. Enfin, elle est admise dans son école d'assistantes sociales. Mais elle ne pourra y étudier qu'un an et demi. En 1973, à cause d'un pogrom visant les tutsis, déjà, elle est

chassée, et doit s'enfuir, se réfugiant à Bujumbura, capitale du Burundi voisin. Elle y restera jusqu'en 1986, exilée obtenant enfin son précieux diplôme d'assistante sociale, puis travaillant pour l'UNICEF, ou la Banque mondiale. C'est là qu'elle rencontre son mari, un enseignant français coopérant. Ils ont deux fils, à qui elle n'apprend que le français, ce qu'elle regrette aujourd'hui. Ils le lui ont d'ailleurs reproché. « *Je ne voulais pas qu'ils soient tutsis* », se justifie-t-elle, comme si elle avait eu peur que l'histoire se reproduise. En 1986, elle voit son père pour la dernière fois. Puis part pour Djibouti, où son époux est muté. Elle, chrétienne, ne se plaît guère dans ce pays musulman, où les militaires de la base française font la loi. Il y a aussi la chaleur, écrasante.

Dernière étape de ses errances, Scholastique arrive en France en 1992. La famille s'installe à Hérouville-Saint-Clair, près de Caen, en Normandie. Son mari reprend son travail d'enseignant. Et elle, naïvement, pense qu'avec son diplôme burundais d'assistante sociale, elle pourra exercer son métier de plein droit. C'était sans compter avec la bureaucratie française, la suspicion généralisée, la méfiance grandissante envers les travailleurs « étrangers », même français par

mariage! Mais cette battante n'est pas du genre à se laisser démonter. Elle en a vécu d'autres, et des pires. Au terme d'une lutte épique, elle est admise à préparer son examen d'entrée dans un institut de formation professionnelle, le réussit, et peut redevenir apprentie assistante sociale, à 40 ans. Il lui faudra faire encore quatre ans d'études...

Plus tard, elle racontera tout ça dans ses livres, depuis *Inyenzi ou les cafards* (Gallimard, 2006), « *c'est par ce nom que les hutus désignaient les tutsis* », souvent terribles, mais jamais larmoyants. Romans, nouvelles, se succèdent, jusqu'à *Notre-Dame du Nil* (Gallimard, 2012), qui lui apporte la consécration en décrochant le prestigieux prix Renaudot.

Scholastique Mukasonga n'a pas changé pour autant, toujours fidèle à elle-même, à ses fondamentaux, à ses valeurs humanistes. Si aujourd'hui dans *Un si beau diplôme!*, elle se raconte à nouveau, c'est d'une façon plus directe, souvent pittoresque, parfois drôle. En écrivain, avant toute chose.

JEAN-CLAUDE PERRIER

UN SI BEAU DIPLÔME! de Scholastique Mukasonga, Gallimard, 2018, 184 p.

Elena Ferrante : la fin d'une saga prodigieuse

L'ENFANT PERDUE (L'AMIE PRODIGIEUSE IV) d'Elena Ferrante, traduit de l'italien par Elsa Damien, Gallimard, 2018, 560 p.

« *Contrairement aux récits, la vraie vie, une fois passée, tend non pas vers la clarté mais vers l'obscurité.* » Cette avant-dernière phrase de *L'Enfant perdue*, quatrième et ultime volume de la série romanesque *L'Amie prodigieuse*, pourrait à elle seule résumer toute l'esthétique d'Elena Ferrante.

Sous ce pseudonyme se cache une romancière italienne qui a conquis des millions de lecteurs du monde entier et dont la véritable identité a fait l'objet de rumeurs et spéculations si nombreuses qu'en rendre compte nécessiterait un article à part entière. Il suffit de noter que Ferrante a choisi l'anonymat – ou plutôt « *l'absence* », comme elle le dit elle-même dans l'un de ses entretiens accordés par e-mail – non seulement pour des raisons personnelles telles que sa répugnance pour la société médiatique et le devoir d'autopromotion que celle-ci impose à un écrivain, mais également pour des raisons littéraires : modeler la figure de l'auteur à sa guise, sans être restreinte par sa propre biographie, et faire valoir que cette figure est une fiction créée de concert par l'écrivain et le lecteur, une fiction qui s'interpose toujours entre ce dernier et le texte. Autrement dit, en effaçant l'auteur dans la vraie vie, Ferrante nous rappelle son omniprésence dans l'œuvre romanesque.

D'ailleurs, l'absence comme une forme de présence presque envahissante est l'un des thèmes essentiels de *L'Amie prodigieuse*, cette saga dont les quatre parties constituent un seul et même roman qui commence par la disparition de l'une de ses deux héroïnes. Lila, la soixantaine passée, se volatilise sans laisser de traces. Elle qui n'a jamais quitté Naples, est partie nul ne sait où, emportant tous ses effets personnels : vêtements, photos, livres, ordinateur... Lorsque l'écrivaine Elena Greco apprend la disparition de Lila, son amie d'enfance, elle se met à rédiger des sortes de mémoires pour évoquer tout ce qu'elle se rappelle de cette femme qui s'est, d'un coup, évaporée, espérant ainsi percer ses motivations.

En près de deux mille pages nous est donc racontée l'histoire d'une amitié féminine née dans un quartier napolitain pauvre vers la fin des années cinquante, entre la fille d'un cordonnier (Lila) et celle d'un portier à la

mairie (Elena, la narratrice). Toutes deux sont brillantes et douées pour les études, mais seule Elena parvient à quitter sa ville natale, à se détacher de ses origines et à entrer à l'université, s'éloignant ainsi de la misère et de la violence de son quartier dominé par la Camorra et devenant enfin une écrivaine assez célèbre. Vers le début du quatrième tome, âgée de 35 ans, elle retourne vivre à Naples et renoue avec son amie après une rupture de trois années. Nous assistons alors au déroulement de leurs vies d'adultes puis de vieilles femmes, et finalement Lila disparaît.

Cela semble peu de chose, voire insignifiant, mais le génie de Ferrante consiste à recréer une société entière, celle de Naples et de l'Italie du début des années soixante à nos jours, tout en demeurant un peintre intimiste exceptionnel, préoccupé par la vie interne tumultueuse de ses personnages (surtout féminins) ainsi que par les relations complexes, agressives et destructrices qui s'établissent entre eux. Embrassant plus d'un demi-siècle d'histoire et de bouleversements idéologiques – les luttes entre communistes et fascistes, la montée du féminisme, la révolution sexuelle, la désillusion des années quatre-vingt et le cynisme des décennies ultérieures –, Ferrante nous fait participer à la vie quotidienne d'une cinquantaine de personnages avec pour fil rouge traversant cette saga captivante et addictive comme une série télévisée, l'amitié étrange, inouïe, plus passionnée que la plus folle des relations amoureuses, pleine de rancœurs, de jalousie, de sentiments paranoïaques et de sublime tendresse, entre deux femmes dont les conditions sociales respectives auraient dû éloigner l'une de l'autre.

L'extrême clarté du récit, sa fluidité, de même que la forme classique ou conventionnelle de l'œuvre, celle du roman du XIX^e siècle, ont pour effet de mettre en relief le propos essentiel de Ferrante : insister sur l'aspect obscur des rapports entre les humains, sur notre incapacité à pleinement comprendre pourquoi nous nous attachons à quelqu'un, le haïssons ou les deux à la fois. Bien qu'elle ait écrit un livre de deux mille pages, Elena ne réussit pas à saisir la nature de sa relation avec Lila. Quant à cette dernière, la figure qui domine toute la saga, une femme hors-norme, prodigieuse, habituée à voir tout plier sous sa volonté de fer mais qui a spectaculairement raté son destin, elle demeure, jusqu'au bout, une énigme impénétrable.

TAREK ABI SAMRA

Fragile petit graal

LE TRAQUET KURDE de Jean Rolin, P.O.L., 2018, 176 p.

Jean Rolin poursuit de livre en livre son arpentage du monde et, ce faisant, celui de l'histoire des hommes dans leurs manières diverses d'occuper la terre et de vivre dessus. Comme d'autres romanciers qui lui sont proches, à l'instar de Patrick Deville par exemple, Jean Rolin pratique ce que l'on pourrait appeler une littérature géohistorique. Mais là où quelqu'un comme Patrick Deville œuvre en jetant d'abord son dévolu sur un lieu précis de la planète et en explore ensuite méticuleusement le passé, le présent, les paysages et les hommes, souvent à travers le prisme de la littérature autant que par celui de sa propre expérience des lieux, Jean Rolin, lui, choisit plutôt un objet, ou un fait singulier, ou une espèce animale, sur lesquels il enquête et qu'il suit ensuite à la trace, essayant d'en débusquer les récurrences et leurs variantes à travers le monde. Sauf que progressivement, on s'aperçoit que ce n'est jamais en définitive l'objet de l'enquête qui prime, mais bien l'enquête elle-même, le « terrain » qu'elle permet d'explorer, les lieux qu'elle fait visiter, et les déplacements, les rencontres et les anecdotes qu'elle autorise. Après les chiens errants, les containers, les ports, les lieux stratégiques ou oubliés de la planète, Jean Rolin a consacré son dernier opus, publié récemment chez P.O.L., à sa quête d'un petit oiseau, une espèce que seuls les spécialistes et les ornithologues sont capables de distinguer d'autres formes de volatiles, à savoir le traquet kurde, qui donne son nom à l'ouvrage.

On ne pourrait douter du fait que le traquet kurde importe à Rolin, puisque ce dernier va aller jusqu'aux plus hautes montagnes du Kurdistan irakien, au plus mauvais moment de la guerre contre l'EI, puis en Turquie dans des zones de combats contre le PKK, pour en voir quelques spécimens, tantôt à la jumelle, tantôt fugacement à l'œil nu. Mais on devine aussi que l'objet immédiat de la quête sert aussi et peut-être surtout, à explorer toute une série de territoires annexes, à commencer par le monde de l'ornithologie et des grandes figures d'ornithologues, leurs rivalités, leurs manières d'œuvrer, de donner des appellations aux



© Sébastien Doléon

espèces, de faire varier à l'infini ces dernières par l'onomastique. Mais l'ornithologie ouvre immédiatement sur d'autres univers, et c'est ainsi que l'on découvre que nombre des étonnantes personnalités ayant éclairé cette science sont aussi liées à l'espionnage, sans que l'on sache laquelle des deux activités servit d'alibi à l'autre. Grâce à Rolin, on suit des hommes aussi bizarres, louches et romanesques que le colonel Richard Meinertzhagen, ornithologue et espion, militaire ayant servi en Indes et sous les ordres du général Allenby, rival teigneux de Lawrence d'Arabie, incorrigible manipulateur et voleur qui pillait les musées et fit passer nombre de découvertes de collègues pour les siennes. On suit également l'itinéraire de St John Philby, le père du fameux espion britannique à la solde des soviétiques Kim Philby qui fut exfiltré de Beyrouth vers Moscou. St John se mit passionnément au service de Ibn Saoud, jusqu'à contrer lui aussi les intérêts de son pays, se convertit à l'Islam dans le seul but de pouvoir traverser le Rob'el khali, avant d'y être imité notamment par Wilfred Thesiger, un autre ornithologue et aventurier en Arabie qui deviendra l'ami d'un prince encore misérable à ce moment mais appelé à de grandes destinées, à savoir le Cheikh Zayed d'Abu Dhabi avec qui il s'initiera à la chasse au faucon.

Ce double voyage au sein du monde compliqué de l'ornithologie et de ses spécialistes, et en compagnie des aventuriers qui contribuèrent à la constitution du Moyen-Orient contemporain, se double d'un troisième. Parce que *Le Traquet kurde* est aussi un voyage dans l'espace, en France, en Grande-Bretagne aussi bien qu'en Mauritanie puis en Turquie et en Irak, jusqu'aux frontières mêmes de ce qui était encore l'État islamique et d'où, en même temps que les bombardements lointains et incessants, au petit jour, on entend des oiseaux chanter, depuis une citerne au sommet d'un monastère syriaque. Mais c'est dans les montagnes kurdes d'Irak et de Turquie que l'on achève le périple. C'est là, très haut, très loin, que l'objet véritable de la quête est enfin aperçu en son royaume, petit graal fragile, farouche et sans conséquence comparé à tous les bruits et à toutes les violences du monde.

CHARIF MAJDALANI

Voyage en mémoire archaïque

RETOUR À SÉFARAD de Pierre Assouline, Gallimard, 2018, 448 p.

Voici le récit des tribulations d'un juif aux portes de Séfarad, pays perdu des communautés juives de la péninsule ibérique qui en ont été expulsées en 1492, conservant pourtant de cette époque, aujourd'hui encore, un sabir judéo-espagnol et une liturgie distinctive.

Pierre Assouline, ancien responsable du magazine *Lire*, membre de l'Académie Goncourt, romancier, chroniqueur radio, journaliste, biographe, blogueur (*La République des livres*) et enseignant, est séfarade, comme son nom devrait l'indiquer en vertu de ses yeux bleus, « *azul* » en espagnol. Il y a bien chez les Assouline au moins une paire d'yeux bleus par génération, dont celle de l'auteur, mais ce dernier précise que son patronyme renvoie plutôt à ses origines berbères où « *Qassoulin* » signifie rocher. Plus que tout autre peuple au monde, le peuple juif est hanté par ses origines qu'il lui faut parfois chercher en plusieurs points du globe. Pierre Assouline est à ce titre un écrivain quasi monomaniacal, la plupart de ses romans explorant un angle particulier de l'histoire juive et de ses grands protagonistes, notamment en France, sous l'Occupation.

Retour à Séfarad ne fait pas exception. À la différence que cette œuvre, à la fois picaresque, érudite et initiatique, emmène le lecteur dans les méandres abstraits, artistiques et intellectuels d'un pays paradoxalement idéalisé, cette Espagne dont la communauté juive a été chassée en 1492, à moins de se convertir au catholicisme, par le décret de l'Alhambra. Isabelle la catholique et son mari Ferdinand d'Aragon venaient de célébrer le nettoyage de la dernière enclave musulmane du Royaume, celle de Grenade où le couple royal avait

fait son entrée solennelle. Pour la communauté séfarade, ce fut la première *shoah* (en hébreu : catastrophe). Du jour au lendemain, ceux qui avaient choisi de ne pas renoncer à leur culte se sont retrouvés sur les chemins de l'errance. Les autres, même convertis, qualifiés de *marranes* (porcs), ont continué à subir suspicion et persécutions.

Or un jour de 1992, à l'occasion de la 500^e commémoration de l'expulsion des juifs d'Espagne, le roi Juan Carlos, descendant d'Isabelle la catholique, exprime à la communauté juive, depuis la synagogue de Madrid, sa volonté de réparer les



© Thierry Suzan

Pierre Assouline nous livre un roman bibliothèque qui renvoie le lecteur à sa propre mémoire archaïque et l'incite à chercher son propre pays perdu.

erreurs du passé et d'accorder aux séfarades la nationalité espagnole en plus de la leur. En 2015, Felipe d'Espagne à son tour déclare aux Séfarades, suite à l'entrée en vigueur de la loi leur accordant la nationalité : « *Comme vous nous avez manqué!* »

Il n'en fallait pas davantage pour enflammer l'imaginaire de Pierre Assouline qui, aussitôt devant cette insistance, décide de lancer son narrateur dans les démarches destinées à lui permettre d'acquiescer la nationalité espagnole. L'administration n'est tendre pour personne, et il y a loin de la coupe aux lèvres quand il s'agit d'exhiber des preuves de son ascendance et de son identité. Le nom, l'arbre généalogique, les racines, les

branches, le terreau, la culture, la grande histoire et l'histoire personnelle et familiale, tout est passé au crible. L'humour caustique de l'auteur est entrecoupé d'explications et de références d'une brillante érudition. Dans ce roman qui prend parfois des allures d'essai, on croise Goya, un chien triste et un canari suicidaire, Cartier-Bresson, Lorca, Cervantès et son Don Quichotte, Lévi-Strauss, Almodovar, Romain Gary et même Julio Iglesias et Rafael Nadal. Il y a de la nostalgie, de la tristesse, notamment à l'évocation du frère mort sur une route d'Espagne, de l'exaltation, de la vie, de la mort. Un roman bibliothèque qui renvoie le lecteur à sa propre mémoire archaïque et l'incite à chercher son propre pays perdu.

FIFI ABOU DIB